1924

PARALLÈLE
RAISONNÉ
ENTRE LES DEUX POÈMES
DES JARDINS,
DU PÈRE RAPIN
ET DE M. L'ABBÉ DE LILLE;

Suivi de Notes sur le Style de ce dernier,

Son Chef-d'œuvre eſt touiours celui qui doit éclore.
On récite déjà les Vers qu'il fait encore.

A LA HAYE;

Et ſe trouve à PARIS,

Chez BELIN, Libraire, rue Saint-Jacques.
Et chez les Marchands de Nouveautés.

M. DCC. LXXXII.

PARALLÈLE

ENTRE

LE PÈRE RAPIN

ET

M. L'ABBÉ DE LILLE.

PRÉVENU par le bruit de la renommée, ſur le Poème de M. l'Abbé de Lille, je l'attendois, comme tout Paris, avec une impatience, juſtifiée par le mérite des Géorgiques. Il a paru, ce Poème, je l'ai lu. J'ignorois que le Père Rapin eût écrit ſur le même ſujet, avant notre célèbre Académicien : ſa Préface me l'apprend. Je cherche ce Poème latin, je le trouve, je le lis & crois lire Virgile. Entraîné par la magie de ſon ſtyle, par la douce ſenſibilité qui reſpire dans tous ſes tableaux, j'oublie preſque ſon rival. Cependant, invincible ennemi de l'injuſtice & de la prévention, je reprends M. de Lille, je le lis une ſeconde, une

troiſième fois ; je le médite : la réflexion me ramène au Père Rapin Enfin, après m'être long-tems demandé raiſon de ce penchant irréſiſtible qui m'entraînoit loin du Poème nouveau, je ſuis parvenu à mettre un certain ordre dans mes idées, & à me rendre à moi-même un compte raiſonné de mes ſenſations.

M. de Lille a lui-même contribué à fixer mon jugement. Dans ſa Préface, il parle du Père Rapin, l'abſout, le condamne abſolument & ſans appel. J'ai vu les reproches qu'il lui fait ; je crois avoir ſenti les beautés des deux Poètes ; je les ai long-tems comparés, & je donne au Public le réſultat de cette comparaiſon (*a*). Mon deſſein n'eſt pas de nuire à la gloire du Traducteur dégénéré de Virgile, ni de faire, à ſes dépens,

(*a*) J'ai cru devoir imprimer ce Parallèle ſous le même format que le Poème de M. de Lille, parce qu'on pourra les faire relier enſemble, ſi on juge que mes Obſervations puiſſent figurer à côté des Vers du Virgile François.

des créatures au Père Rapin; j'écris ce que je penſe, ſans obliger perſonne à être de mon avis. Heureux cependant, ſi je me rencontre avec ces perſonnes amies du goût & de la ſaine littérature; ennemies du jargon fade & précieux, qui remplace la noble ſimplicité de Racine, & de l'enflure que l'on ſubſtitue au ſublime de Corneille! C'eſt l'approbation de ce petit nombre de Littérateurs que j'ambitionne, ſûr de ne jamais mériter celle de ces hommes de parti qui ne veulent adorer que leur idole, & qui foulent, ſans examen, quiconque ne fléchit pas avec eux le genou devant leur Divinité.

J'eſpère écrire avec tant de décence & d'impartialité, que les amis, les partiſans de M. de Lille, & lui-même, n'auront point à ſe plaindre de moi; & que mes réflexions ſur ſon Poème paroîtront plutôt l'ouvrage d'un Elève qui ſe forme, en étudiant les chef-d'œuvres de ſon Maître, que d'un critique qui cherche à en relever malignement les défauts. Je demande grace d'a-

vance, ſi l'amour de l'art me fait oublier quelquefois l'Artiſte ; mais qu'il ſoit perſuadé que je l'eſtime, le révère ; & qu'en condamnant ſes défauts, je voudrois pouvoir atteindre un jour à ſes beautés. J'entre en matière.

M. de Lille ne pouvoit ſe diſpenſer, à la tête de ſon Poème des Jardins, de parler du Père Rapin, qui avoit traité le même ſujet avec un ſuccès qui ne s'eſt point démenti juſqu'à nos jours. Il en a donc parlé ; il l'a jugé, mais avec rigueur. J'apprends en ce moment, qu'il paroît une Traduction de ſon Poème latin. Rien ne pouvoit arriver de plus heureux pour moi, parce qu'au moins, ceux qui ont lu M. de Lille, pourront lire auſſi la Traduction, & juger ſi je me trompe dans mon ſentiment. Ils obſerveront que cette Traduction, qui m'a paru non-ſeulement exacte, mais encore écrite d'un ſtyle ſoigné, & qui doit faire honneur aux Traducteurs, n'eſt cependant que de

la proſe, & que M. de Lille aura toujours l'avantage de la Poéſie. Mais, n'importe, je cours les riſques, & les difficultés m'affermiſſent dans mon projet.

« L'Auteur des Georgiques, dit M. de » Lille, regrettoit de ne pouvoir chanter » les Jardins : le Père Rapin l'a entrepris. » Il a écrit dans la langue, & quelquefois » dans le ſtyle de Virgile, un Poème en » quatre Chants, ſur les Jardins, qui eut » un grand ſuccès dans un tems où on liſoit » encore des Vers latins modernes. Son Ou- » vrage n'eſt pas ſans élégance, mais on y » deſireroit plus de préciſion, & des épiſodes » plus heureux ».

M. de Lille appelle donc défaut de préciſion cette abondance d'images & d'idées qui, ſe préſentant en foule au Père Rapin, ſont toujours rendues purement, avec élégance, & avec des expreſſions qui paroiſſent ſignifier la même choſe en françois, mais ſi variées en latin! Quant aux épiſodes, je puis aſſurer qu'il n'en eſt aucun qui ne ſoit

plus heureux que celui du Capitaine Cook, qui ſe trouve, je ne ſais pourquoi, dans un Poème des Jardins ; ni moins heureux que celui du jeune Potavéri & de Verſailles ; morceaux, qui ont l'air d'avoir été faits long-tems avant que M. de Lille commençât ſes Jardins, mais qui n'y ſont pas plus heureuſement encadrés. Je veux bien croire que tout le monde connoît les épiſodes de M. de Lille : je tâcherai d'en faire connoître quelques-uns du Père Rapin.

Paſſons au reproche eſſentiel. Il s'agit ici du plan des deux Poèmes : après les avoir oppoſés l'un à l'autre, je rapprocherai les détails, je comparerai les épiſodes, & je donnerai mon ſentiment ſur le ſtyle du Poème nouveau des Jardins.

Plan du Père Rapin.

Nourri de la lecture des Poètes Latins, & ſur-tout de Virgile, le Père Rapin ſemble avoir emprunté des Géorgiques le plan de ſes Jardins. Rien de plus ſimple & de

plus noble que le plan & l'ordonnance du tableau de ſon Poème : rien de plus riche & de plus agréable que ſes détails. Rien n'eſt naſardé, tout eſt fini : les couleurs varient comme les ſujets.

Pour faire un Jardin, il faut des fleurs, des bois, des eaux, des fruits, voilà le plan ; il eſt auſſi varié qu'il pouvoit l'être ; & celui de M. de Lille ne l'eſt pas davantage, dans la ſuppoſition même qu'il ait un plan. C'eſt ainſi que Virgile traite, dans le premier Chant, du labourage ; dans le ſecond, de la plantation & de la culture de différens arbres ; dans le troiſième, des troupeaux ; dans le quatrième, des Abeilles. Ainſi, le reproche fait au Père Rapin retomberoit ſur Virgile.

Ce plan eſt bien loin de *manquer d'intérêt ;* il en réunit deux, au contraire ; l'intérêt de curioſité, & celui que produit le ſentiment. L'un & l'autre s'accroît de vers en vers, de tableaux en tableaux. Le Père Rapin ne fait point *une énumération faſti-*

dieuſe, un long catalogue; ce ſont des portraits toujours beaux & toujours variés. Vous ne quittez aucune fleur ſans regret, ſans l'aimer, ſans la regarder encore, en paſſant à ſa rivale. Chaque tableau vous laiſſe une ſenſation tantôt profonde, tantôt douce. Vous tremblez pour la Fumeterre, à qui la foudre donne la mort; ici, vous admirez l'orgueilleuſe fierté de l'Impériale; là, vous reſpirez les parfums délicats de la Roſe; plus loin, vous plaignez la deſtinée de la foible Anémone, que la jalouſie de Flore condamna jadis à naître au milieu des frimats.

Le plan du Père Rapin eſt vaſte, noble & grand. Tout entre dans ſa diſtribution. Jardins de Fontainebleau, de Ruel, de Saint-Germain : Jardins des Princes, des Seigneurs, & même des modeſtes citoyens. Il parle à tous, & ſes préceptes, clairs & ſimples, ſont égayés par les tableaux les plus rians & les épiſodes les plus ingénieux. Toujours élégant, toujours noble, il ſe fait

ſuivre ſans peine. Vous marchez avec lui ſans fatigue ; & vous trouvez dans votre route des fleurs pour former des guirlandes au lever de l'aurore ; des bois pour vous défendre des ardeurs du midi ; des eaux, pour ranimer les fleurs & la fraîcheur de vos boſquets ; & des fruits, enfin, pour compoſer le feſtin champêtre qui vous attend ſous vos berceaux, au déclin d'un beau jour.

Pour moi, ce plan me paroît ſage, bien conçu, bien clair, bien ſuivi. Que faut-il de plus? Qu'eſt-ce que l'Odiſſée les voyages d'Ulyſſe pendant dix ans. Il faut donc dire que ce plan ſimple manque de variété, parce que l'on s'attend au *long catalogue & à l'énumération faſtidieuſe* des Peuples différens dont Ulyſſe parcourt les Provinces?

D'ailleurs, M. de Lille, en diſant que *le plan du Poème du Père Rapin manque d'intérêt & de variété*, reconnoît toujours qu'il y en a un; mais je ſuis au déſeſpoir, pour M. de Lille, de ne pouvoir pas même

faire de ſon Poème la critique qu'il fait de celui du Père Rapin.

Plan de M. de Lille.

M. de Lille, dans ſon expoſition, annonce qu'il dira : *Comment l'Art, dans de frais Payſages, dirige l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages.* Voilà le ſujet de quatre Chants; mais les fleurs, il en dit un mot; les fruits, il n'en admet point dans ſes Jardins. Les ombrages ſont les bois, à ce que je crois; ils ſont placés dans le ſecond Chant. Les gazons, je ne ſais où; les eaux, dans la moitié du troiſième. Que veut dire un pareil galimathias ?

Je lis tout le Poème, & je m'apperçois que je peux mettre non ſeulement un Chant à la place de l'autre, mais le commencement d'un Chant au milieu, le milieu à la fin, & la fin au commencement. Point de fil qui lie les détails, & qui guide mes pas. Je marche au haſard, & je m'arrête ſans diſtinguer le mouvement d'avec le repos.

M.

M. de Lille reproche au Père Rapin ce que l'on pourroit bien plus juſtement lui reprocher dans un autre ſens. Le Père Rapin, dit-il, *a chanté les Jardins du genre régulier, & la monotonie attachée à la grande régularité, a paſſé du ſujet dans le Poème.* Je dirois, moi : M. de Lille a chanté les Jardins du genre irrégulier, & la confuſion attachée à l'irrégularité, a paſſé du ſujet dans le Poème.

Son premier Chant donne des préceptes ſur le choix des ſituations, des beautés qui conviennent au terrein, & que l'art imitateur peut tranſporter d'un lieu dans un autre. Il plante des bois, fait couler des eaux, choiſit des points de vue, diſſerte ſur les Jardins de Kent & de le Nôtre : tout cela fait un charmant *conglobata*, terminé par la deſcription de l'Italie, où M. de Lille nous apprend qu'il n'a pas été, mais qu'il ira ; & du Jardin d'Eden qu'il a vu dans Milton. Voilà de la variété ! Voilà du mouvement ! Je conçois, d'après cela, que le Père

Rapin a dû paroître peu varié à M. de Lille : mais la différence, c'eſt qu'après avoir lu le premier Chant de M. de Lille, il ne m'en eſt pas reſté un mot dans la tête : au lieu que j'ai retenu le touchant épiſode de Flore, celui de la Violette, celui de la Roſe, & celui de l'Anémone du Père Rapin ; & que je ſais enfin que dans ſon premier Chant, il a parlé des fleurs.

Le ſecond Chant de M. de Lille eſt conſacré *tout entier* aux arbres. Lui, qui a fait ce reproche au Père Rapin, eſt tombé dans le même défaut ; car, le ſecond Chant de ce dernier a de même, pour ſujet, *les bois*. La différence eſt, que le Poète François mêle les arbres d'ornement & les arbres fruitiers, au lieu que le Poète Latin en fait le ſujet de deux Chants. Térence, autrefois, de deux Comédies en faiſoit une, mais le ſtyle faiſoit oublier ce plagiat. De nos jours, le ſujet d'Œdipe à Colonne, & celui d'Alceſte ne fait qu'une Tragédie. Deux Chants du Père Rapin n'en forment qu'un dans

M. de Lille. L'invention fait des progrès ! Le génie d'Homère ne dort pas aujourd'hui d'un ſommeil léger ; il ronfle de toutes ſes forces. D'ailleurs, les bois, les boſquets, portent des ombrages, & M. de Lille a grand ſoin de faire couler des eaux parmi eux, de deſſiner des aſpects, de fixer des points de vue : & voilà le premier Chant tranſplanté dans le ſecond ; voilà de la régularité ! voilà un plan ſimple & facile à ſuivre.

M. de Lille perſuadé qu'il a chanté, dans ſes deux premiers Chants, les Jardins que perſonne n'a vus que lui, les vergers dont il a rêvé qu'il parloit, & enfin les bois dont il ne reſte qu'une idée légere & confuſe, parle dans la première moitié du troiſième, des gazons, des abris des berceaux qui ſont encore des bois & des ombrages, cueille une roſe en courant, & croit avoir parlé des fleurs, revient aux bois, les plante ſur les rochers, & forme encore des perſpectives. La ſeconde moitié eſt conſacrée

aux eaux dont il a déja parlé dans les deux premiers. C'eſt-là, que plus varié que le Père Rapin, il paſſe ſucceſſivement en revue les fleuves, les rivières, les ruiſſeaux, les fontaines, les jets-d'eau, les caſcades, dont il fait *un catalogue*, & finit ſon Chant par l'épiſode uſé de la fontaine de Vaucluſe.

Le quatrième Chant appartient tout entier à M. de Lille. Les Arts s'y diſputent la la gloire d'orner les Jardins. Il y répète la diſſertation ſur les Jardins anciens & modernes; mais paſſons plus loin. C'eſt une bagatelle pour M. de Lille; il y parle encore des bois, des eaux, des accidens qui doivent varier la ſcène de ſes Jardins, & des aſpects qui doivent leur donner du mouvement & de l'ame.

D'après ce détail exact, & point chargé, du plan du Poème de M. de Lille, on peut juger de ſa netteté, de ſa régularité & de l'enſemble qui en réſulte. On ſeroit tenté de croire, des perſonnes même d'un jugement ſain & d'un goût ſûr ont parié que le Poème

des Jardins n'avoit jamais été composé sur aucun plan. Ils ont ajouté, que de son portefeuille, rempli de descriptions, de morceaux détachés sur les champs, les payſages, &c. M. de Lille avoit tiré les meilleurs, & leur avoit donné le nom de Poème des Jardins après les avoir cousus le mieux qu'il lui avoit été possible.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les parties de ce Poème ne paroissent point faites les unes pour les autres, ni pour former un tout. Il s'y rencontre, à chaque pas, des disparates choquantes, des répétitions fastidieuses, qui ne proviennent que du défaut de plan. En un mot, quant à la conduite, ce Poème paroît plutôt être la production d'une imagination fougueuse & sans frein, que l'ouvrage d'un esprit mûr, penseur & réfléchi.

Passons aux détails. C'est ici le triomphe du Père Rapin.

Tout le monde est d'accord que la Poésie latine est aussi favorable au genre descriptif,

que la françoiſe eſt ingrate ; & ſi vous en exceptez la partie des préceptes qui, le plus ſouvent encore, ſont des deſcriptions, tout eſt deſcription dans le Père Rapin ; tout eſt tableau, tout eſt image.

Dans le Poème de M. de Lille, les préceptes ſont ſecs, arides, & la coupe des vers eux-mêmes, qu'il s'eſt fait une étude de briſer en parties toujours inégales, ne contribue pas médiocrement à lui donner cet air de ſéchereſſe & d'aridité. Point de morceaux d'enſemble, quelques-uns de très-beaux, mais qui ne conviennent pas plus aux Jardins qu'à tout autre Poème. M. de Lille, pour ne point ſe rencontrer avec le Père Rapin, a évité les deſcriptions le plus qu'il l'a pu, & par-là, rendu ſon Poème froid. Rien n'eſt approfondi. On diroit qu'il a eu peur de faire penſer ceux qui le liſent. Des détails vagues & ſuperficiels, écrits d'un ſtyle de ſociété indigne de la majeſté d'un Poème ; des tournures forcées, des expreſſions maniérées, des mots nouveaux, haſar-

dés à chaque pas, point de ſenſibilité, un coloris factice, un ton qui n'eſt point celui de la belle & ſimple nature, mais plutôt celui d'un Verſificateur à la mode, qui a voulu plaire aux idoles du jour; voilà ce qui nuit à des beautés ſupérieures & nombreuſes qui ſe trouvent par malheur enchaſſées dans un cadre défectueux.

Il y a un peu de monotonie dans le Père Rapin, je l'avoue : mais ce défaut eſt racheté par la pureté, la délicateſſe & l'élégance de l'expreſſion ; & dans M. de Lille, il règne une confuſion & un déſordre continuel né de l'envie d'être varié : j'en appelle à tout lecteur ſincère. Que reſte-t-il dans la tête, après avoir lu le Poème des Jardins de M. de Lille ? Pouvez-vous en détailler la marche ? Quel enſemble y avez-vous trouvé ? a-t-il excité une ſeule ſenſation dans votre ame ? On le prend avec avidité ſur la foi de la renommée de ſon Auteur, on le lit froidement, on le quitte ſans regret. Le cœur n'eſt pas ſeulement

effleuré : on en cite des vers qui ſont très-beaux, des morceaux bien frappés ; mais quelques beaux vers, & des morceaux même ſublimes, ne peuvent racheter le défaut d'ordre & former un Poème. Que ſeroient l'or & le marbre, dans un amas de matériaux mêlés confuſément ?

Le Père Rapin fait entendre de tems en tems les accens d'une philoſophie douce & aimable ; la voix d'un ſentiment délicieux qui paſſe juſqu'à l'ame, qui la met dans une ſituation dont elle voudroit ne jamais ſortir. Liſez la fin du Chant des bois, la deſcription touchante qu'il fait de ſa patrie, & tant d'autres morceaux ſemés dans ſon Poème ; liſez enſuite M. de Lille, & vous verrez que, ſi quelquefois il imite ſon rival, c'eſt avec un air de prétention & d'affectation qui détruit le charme de ſes plus belles idées. Mais un avantage que n'a pas M. de Lille, & qui paroît entièrement oppoſé à ſa manière d'être, c'eſt que le Père Rapin ſent tout ce qu'il dit. Il s'élève, il s'attendrit ;

je m'élève & je m'attendris avec lui, parce que c'eſt ſon cœur qui parle au mien.

Le Poème du Père Rapin fut compoſé lors de la naiſſance du Dauphin, fils de Louis XIV. Le haſard fait que cent vingt ans après, M. de Lille compoſe un Poème ſur le même ſujet, & dans la même circonſtance. Comparez les deux Poètes. Dans huit vers, le Père Rapin fait la peinture la plus vive & la plus animée de cet heureux moment à la fin de ſon troiſième Chant. M. de Lille eſt long, dur, ſec, entortillé, & par la fin de ſon morceau, nous fait acheter bien cher quelques beaux vers de ſon commencement; & d'ailleurs, quelle diſparate, de rappeller à la Reine, dans un moment où elle partage l'yvreſſe que la naiſſance de ſon fils verſe dans les cœurs des François, la mort d'une mère chérie dont elle regrettera toujours la perte! Le Père Rapin n'eût pas fait cette faute.

Les deux Poètes ont parlé du jet-d'eau de Saint-Cloud; le Père Rapin, en Poète,

& M. de Lille en imitateur froid, dont les expreſſions ſont ſymmétriquement compaſſées, oppoſées & rapprochées avec un art qui reſpire la fatigue & le travail.

Voulez-vous maintenant comparer les épiſodes ? Rien de plus aiſé. Ils ſont peut-être trop fréquens dans le Père Rapin ; mais ils ſont toujours très-heureux, très-Ingénieux & de la plus grande délicateſſe. Tels ſont les épiſodes de l'origine de l'emploi des Buis, de la Roſe, de l'Anémone, de la Violette, & celui du Chêne, où la beauté des idées n'eſt comparable qu'à la nobleſſe & au ſublime de l'expreſſion.

Dans M. de Lille, l'épiſode de Verſailles & celui du jeune Potavéri, lui appartiennent & renferment de grandes beautés ; mais celui du Jardin d'Eden eſt renouvellé de Milton ; & ceux de la fontaine de Vaucluſe & du Capitaine Cook, que viennent-ils faire là ?

C'eſt donc uniquement contre les deux épiſodes du ſecond Chant de M. de Lille,

que le Père Rapin va joûter. Ceux qui le liront dans l'original, auront bientôt décidé la queſtion en faveur du Poëte Latin. Pour ceux qui ne peuvent le lire que dans une Traduction, je vais leur préſenter quelques épiſodes que j'ai traduits en vers françois. Ils ne pourront jamais rendre la fraîcheur de l'original, ils ne ſoutiendront même pas vraiſemblablement la comparaiſon avec ceux de M. de Lille; mais, au moins, je crois que le Père Rapin n'y perdra pas tant, traduit en vers qu'en proſe, pour peu que j'approche de ſes idées & de ſon ſtyle.

Une des premières qualités de la Traduction nouvelle qui paroît, m'ayant ſemblé être une exactitude ſoignée ſans être ſervile, je l'ai ſuivie autant que la coupe des vers, & le génie de la Poéſie m'ont permis de le faire, & je ne m'en ſuis éloigné que quand, en termes plus poétiques, j'ai pu rendre des images & des penſées rendues par la proſe avec une noble ſimplicité.

Origine de l'emploi des Buis.

Avant que des Jardins ſoignant la propreté,
L'art, de tous ſes tréſors, enrichît leur beauté,
Parmi de vils chardons, la roſe confondue,
Naiſſoit, vivoit ſans gloire, & mouroit inconnue.
Nul ſentier, avec goût, avec art ménagé,
N'embelliſſoit un ſol en planches partagé;
Et du modeſte buis l'immortelle verdure,
N'en formoit point encor la riante bordure.
Pour la première fois, quand Flore à ſes appas
Joignit des ornemens qu'ils ne demandoient pas,
Des monts, des champs voiſins la divine jeuneſſe
Célébroit de Bacchus la fête enchantereſſe.
Sur ſon âne monté Silène y paroiſſoit;
Sous le poids du vieillard l'animal gémiſſoit;
Il marchoit lentement : les Satyres en foule
Environnoient Silène & Bacchus; le vin coule,
Et de ce doux nectar s'enivrent tous les Dieux.
Cybèle vint auſſi : les Nymphes de ces lieux
Compoſoient ſon cortège & voloient ſur ſes traces.
Dans un négligé ſimple, inventé par les Graces,
Flore parut : ſans art ſes cheveux arrangés,
Voltigeoient; d'ornemens ils n'étoient point chargés:
Peut-être étoit-ce orgueil, bien excuſable en elle!
Peut-être Flore auſſi ſavoit qu'elle étoit belle!

Buxorum

Buxorum origo.

Olim tempus erat, cùm res hortenſis ab Arte
Munditiem nullam, nulla ornamenta petebat.
Sæpè Roſam paſſim permixtam agreſtibus herbis
Vidiſſes; nec erant per humum ſegmenta viarum
Digeſta in ſeſe, & buxo diſtincta virenti.

Prima autem cultum pro ſe quæſivit & Artem
Flora, corymbiferi celebrat dùm numina Bacchi.
Feſta dies aderat, vicini Numina ruris
Convenêre, ibat pando Silenus aſello
Cum Satyris, dabat ipſe Deus ſua vina vocatis;
Adfuit & Cybele Phrygias celebrata per urbes,
Ipſaque cum reliquis Flora invitata Deabus
Venit, inornatis, ut erat neglecta, capillis;
Sive fuit faſtus, ſeu fors fiducia formæ.

Auſſi-tôt, tous ces Dieux, à rire toujours prêts,
Sans pitié raillent Flore & ſes ſimples attraits;
On ne l'épargne point : de la Nymphe interdite
Cybèle plaint le ſort, l'éloigne de ſa ſuite,
La pare de ſes mains, ſoumet aux loix de l'art
Ses cheveux qui, jadis, voltigeoient au haſard.
Au buis qui tapiſſoit en tous lieux les prairies,
La Déeſſe, avec goût, joint quelques fleurs chéries;
Elle en couronne Flore, & Flore a plus d'appas.
L'art fait voir des beautés qu'on ne ſoupçonnoit pas;
Preſqu'inconnus avant, ſes charmes ſemblent naître:
Flore enfin paroît belle, & mérite de l'être.
Ce léger ornement, par la Nymphe adopté,
En de nouveaux Jardins fut depuis tranſporté;
Il fait briller les fleurs comme il embellit Flore.

Epiſode de la Roſe.

Les zéphirs ſont plus doux, les roſiers vont fleurir;
Et d'ornemens nouveaux ſont prêts à ſe couvrir.
Déja brille au milieu d'un berceau de verdure,
La pourpre du bouton où la belle nature
De la roſe enferma les parfums, les couleurs.
Fuyez, éloignez-vous fuyez, Peuple des fleurs!
La Reine des Jardins, de gloire environnée,
Dans tout l'éclat du Trône en ce moment eſt née.
Voyez pâlir l'aurore; &, malgré ſa fierté,
Diane, en s'éclipſant, lui céder la beauté.

Non illi pubes ridendi prompta pepercit,
Neglectam risêre. Deam Berecinthia mater
Semotam à turbâ, casum miserata puellæ,
Exornat, certâque comam suo lege reponit,
Floribus & buxo mixtis (na buxifer omnis
Undique campus erat) velavit tempora Nymphæ.
Reddidit is speciem cultus, cœpitque videri
Formosa, & meruit: novus hinc decor additus ori.
Ex illo, ut Floram decuit cultura, per Artem
Floribus ille decor posthàc quæsitus, & Hortis.

Rosa.

Sed Zephiri melior favet aura, Rosaria florent,
Ipsa rubent spineta, novos meditata colores.
Purpuream jam dumus agit de germine glandem
Floris odoriferi; plebeii cedite Flores!
Hortorum Regina suos ostendit honores,
Præ quâ Puniceis ardens aurora quadrigis
Palleat, atque suos confundat Deia vultus.
Sed quæ se hesterno nondùm Rosa credere Soli

Quel ſpectacle nouveau ! cette roſe tremblante,
Qui, cachant de ſon ſein la pourpre éteincelante,
N'oſoit la déployer aux regards du Soleil,
Moins timide, ouvre enfin ſon calice vermeil.
Reine autrefois, la roſe en a gardé les charmes;
Vierge, elle en garde encor les modeſtes allarmes.
Tes bords, heureuſe Grèce, ont été ſon berceau,
L'amazone te cède un honneur auſſi beau.
Corinthe, & ſes deux mers, célèbres par leur Reine,
Obéirent jadis à ſa voix ſouveraine.
Dans la Grèce, bientôt, ſes vertus, ſes appas,
Furent auſſi fameux, qu'au ſein de ſes Etats,
Et bientôt tous les Rois, qui, nés d'une immortelle,
Pouvoient briguer la main d'une Nymphe ſi belle,
A l'envi dépoſoient leur ſceptre à ſes genoux.
Haléſus le premier, le plus vaillant de tous,
De vaincre ſes rivaux, nourriſſoit l'eſpérance.
En ſecret animé d'une égale aſſurance,
Fils d'Iſis & du Nil, qui, par ſept bras divers,
Court fièrement ſe perdre au vaſte ſein des mers,
Brias aime Rhodante, & veut être aimé d'elle.
Arcas tombe avec eux aux pieds de l'immortelle.
Fameux chez les Thébains, par ſes exploits guerriers,
Il lève avec orgueil ſon front ceint de lauriers;
Et, marchant à Rhodante, ainſi qu'à la victoire,
En faveur de l'amour, il fait parler ſa gloire.
Fière de ſa beauté, Rhodante, avec mépris,
Ecoutoit les amans, de ſes charmes épris:

Audebat, nexus omnes, atque omnia rumpit
Vincla, premi impatiens, & germine turget aperto.
Posses de formâ Reginam, deque pudore
Virgineo posses sentire fuisse pudicam.
Nam pariter Regina fuit, pariterque pudica.
Rumor Amazoniâ natam de gente ferebat
Non verus. Nam Græca fuit, bimarique Corintho
Jura dabat; Graïas vulgârat fama per urbes
Insignem meritis. Jamque omnis Achaïa Nympham
Optabat, Nymphæque alto de sanguine Reges.
Et prior antè omnes ibat bellator Halesus,
Iliadesque Brias, qui se septemplice Nilo
Jactabat natum; venit ipse bipennifer Arcas,
Deponitque suas lauros, bellique trophæa
Thebanis tulerat victor quæ plurima campis
Reginæ ante pedes; & spes affectat easdem.
Illa superba autem (faciebat forma superbam)
Non has, inquit, eram vobis quærenda per artes,
Debellanda fui, non exoranda; nec illos
Sustinet audire instantes, populumque patresque
Ducebat secum armatos, temploque subibat.
(Templum erat & sacrum Soli, Solisque sorori)

» Cette main, leur dit-elle, où vous osez prétendre,
» Doit être au plus vaillant, & non pas au plus tendre,
» Venez ». Elle s'élance, & guidant ses soldats,
Au temple de Diane, elle porte ses pas :
« Chaste Diane, ô toi, qu'en ces lieux on adore,
» Protége la pudeur, une Vierge t'implore ».
Elle dit : aussi-tôt, enflammés de fureur,
Ses amans, devant eux, font voler la terreur;
Ils brûlent de venger leurs ardeurs mépriſées ;
Ils accourent.... bientôt les portes ſont briſées.....
On combat.... & Rhodante, au milieu des ſoldats,
Les armes à la main, affronte le trépas :
Ses amans repouſſés lui cèdent la victoire.
Mais, ſoit qu'en ce moment, qui la couvroit de gloire,
La bravoure mêlée a la timidité,
Fît dans ſes yeux ardens briller plus de fierté ;
Ou, ſoit que des guerriers la parure effrayante,
Relevât ſa beauté, la rendît plus touchante ;
Tout le peuple à la fois, s'écria, tranſporté :
« Que notre Reine ſoit notre Divinité » !
Il vole : de Diane il abat les images ;
Rhodante la remplace, & reçoit ſes hommages.
De l'affront de ſa ſœur Apollon furieux,
Darde un rayon vengeur ſur la Reine & ces lieux.
Ne pouvant ſoutenir ce rayon qui la bleſſe,
La Reine s'ennuya bientôt d'être Déeſſe.
Ses pieds à ſes Autels demeurent attachés,
Dans de foibles rameaux ſes beaux bras ſont cachés ;

Turba omnis ſequitur gradientem ; venit ad aram
Virgo Deam implorans, pro vi ginitate tuendâ.
Ecce autem incenſi furiis & Haleſus & Arcas,
Iſiadeſque Brias, cum magnâ parte ſuorum
Accurrunt, rumpuntque fores ; fit pugna, reſiſtit
Omni cum populo, mediiſque in millibus ardet
Exultans armis Regina, procoſque repellit.

At ſeu majores audacia mixta pudori
Addiderit flammas oculis, ſeu forma ſub armis
Creverit, omnis erat quæ circumfuſa Rhodanten
Plebs ardentem oculis, & mirâ luce coruſcam
Obſtupuit, magnoque ſimul clamore : Rhodante
Sit Dea, tollantur magnæ ſimulacra Dianæ.
Reginam imponunt aris, tolluntque Dianam.
Fraternos animos injuria facta ſorori
Permovit, læſoque furens pro numine Phœbus
Ultores radios obliquo lumine torſit.
Lumine quo cœpit primùm tædere Rhodanten
Eſſe Deam. Nam pes per ſeſe altaribus ipſis
Figitur, & ductis ſaxo radicibus hæret.
Jam virides tollit ramos dùm bracchia tendit,

Rhodante ne vit plus ; mais la roſe reſpire.
Rhodante, Reine encore, n'a changé que d'Empire!
Mortelle, ſa beauté régna ſur tous les cœurs,
Roſe, elle eſt auſſi belle, & règne ſur les fleurs ;
Bien plus heureuſe. hélas ! Princeſſe infortunée,
De n'avoir point d'autels, & d'être moins aimée!
Les ſujets de Rhodante ont partagé ſon ſort.
Diane, pour punir leur coupable tranſport,
Les change en aiguillons qui, trahiſſant ſa haine,
Environnent encore, & défendent leur Reine.
Arcas devient bourdon, Brias eſt vermiſſeau,
Inſecte plus léger, plus brillant & plus beau ;
Le guerrier Haléſus, en papillon, voltige:
Tous trois, lorſque la roſe a fleuri ſur ſa tige,
Sentent renaître encor leurs premières amours,
Reſpirent ſes parfums & ſoupirent toujours.
Mais, vainement des fleurs la roſe eſt la plus belle;
Toutes la voient mourir, & vivent après elle.
La beauté, le bonheur, ne durent pas long-tems.

Epiſode de l'Anémone.

Gloire de nos Jardins ! ornement de nos champs!
O toi ! dont les attraits ſont ſi doux, ſi touchans :
Toi ! qui ſors d'un berceau que la neige environne,
Quel Dieu cruel, dis-moi, délicate anémone,
Quel Dieu te fait éclore au milieu des frimats?
Le Printems ſeroit ſeul digne de tes appas.

Languet egens animi, ſed adhuc Regina ſuamque
Dum mutat formam, vel ſic muraſſe decebat.
Nam pulcher Flos eſt, fuerat quæ pulchra Rhodante,
Felix, divinos ſi nunquam viſa fuiſſet
Digna pati cultus, nec ſic meruiſſet amari.
At populus, læſâ pro majeſtate Dianæ,
Spinarum horrentem in cumulum converſus, acutis
Reginam telis etiam eſt defendere promptus.
Fitque Brias volvox, Arcas fit fucus, Haleſus
Papilio, ſervant primos qui Floris amores;
Certatimque Roſam crebro affectare volatu
Non ceſſant, totiſque fragrantem ambire diebus.
Sed Florum è numero formâ ſpectatior omni
Eſt ævi brevioris; habent ſic optima caſus
Quæque ſuos, nec fata ferunt res longa beatas.

Anemona.

At quis te, quis Divûm autem, tam numine duro,
Hortorum decus, & formoſi gloria ruris,
Perque nives medias, & acerbi incommoda cœli,
Expoſuit teneram rigidis, Anemona, procellis,
Tempore digna alio, & cœli melioribus auris!

Quand tu lèves ton front, où la pourpre étincelle ;
Lorſque ta chevelure, & ſi riche & ſi belle,
Avec un juſte orgueil ſe déploie au grand jour ;
Quand tu montres ton ſein, où brille tour-à-tour,
Des plus vives couleurs l'étonnant aſſemblage ;
Tous les yeux, tous les cœurs t'apportent leur hommage.
Quelle orgueilleuſe fleur t'a jamais diſputé,
En graces, en eclat, le prix de la beauté ?
Sur la pourpre de Tyr tu l'emportes encore.
C'eſt l'iniuſte courroux de la jalouſe Flore
Qui, jadis, condamna cette innocente fleur,
A naître ſous un ciel barbare & ſans chaleur.
Anémone, en beauté, n'avoit point de rivales ;
Mais la beauté, ſouvent, aux Vierges eſt fatale.
Ce fut pour Anémone un déplorable don.
Ses cheveux dénoués, flottant à l'abandon,
Seule, & fuyant un jour les Nymphes ſes compagnes,
Elle erroit librement au milieu des campagnes,
Reſpiroit la fraîcheur d'un ſoir pur & ſerein ;
Zéphir, brulant d'amour, ſolâtroit ſur ſon ſein.
Ce tendre badinage irrita ſon épouſe.
Des charmes d'Anémone, envieuſe & jalouſe,
Flore, de ſa fureur, lui fit ſentir les traits.
Elle eût toujours été Nymphe ſans ſes attraits :
Sa beauté lui fit prendre une forme nouvelle ;
Mais fleur, elle eſt encore aujourd'hui la plus belle.

Namque colorato cùm primùm murice blandum
Exeris os, lucique comam diffundis apricæ
Et picturatos, non uno errore colorum,
Oſtendis diverſa ſinus, flammaſque comantes,
Spectantûm meritos in te convertis amores;
Et nullus Florum numero tibi certet ab omni,
Aut ſic criſpari, aut totidem oſtentare colores;
Ipſaque, quam radio, per vellera texta, ſonanti
Sidoniæ ducunt matres, tibi purpura cedat.
Hanc Flora, ut perhibent, ſtimulis agitata malignis
Invidiæ, cœlo immeritam damnavit iniquo.
Illa, ut erat Graïas inter celeberrima Nymphas,
Formâ excellebat, ſed obeſt quoque forma puellis.
Obfuit huic certè. Nam dùm fortaſſè per agros,
Libertatis amans, frigus captaret & auras,
Impleretque ſinum ventis, non æmula Nympham
Flora tulit Zephyri conjux, ſtudioque mariti
Exarſit; divæ numen mox ſenſit acerbæ
Infelix Anemona, ſuos quæ clara per agros
Servaſſet formam, ſi non formoſa fuiſſet.
Quæque fuit patrias inter pulcherrima Nymphas,
Nunc Flores inter Flos eſt pulcherrimus omnes.

Epiſode du Chêne.

O Ménale ! ô Ladon ! ô riche Chaonie !
Vos champs au premier chêne ont-ils donné la vie ?
Renommée ! apprends-nous quel lieu fut ſon berceau ?
O terre ! viens plutôt déchirer ſon bandeau :
Tu le dois mieux ſavoir, tu naquis avant elle.
Le Monarque des Dieux, de ſa main immortelle,
Avoit de l'Univers poſé les fondemens,
Quand la terre enfanta d'effroyables Géans,
Qui, dans l'Olympe même, oſant porter la guerre,
Prétendoient détrôner le Maître du tonnerre.
D'un ſi grand attentat, indigné, furieux,
Jupiter foudroya ces fiers ſéditieux.
Ils tombent renverſés dans les bras de leur mère.
Saiſie à cet aſpect, d'une douleur amère,
On la voit dans ſon ſein, recueillir triſtement,
De Rhœcus expiré, le ſang encor fumant ;
Une foible chaleur le ranime avec peine,
Et du cœur du Géant ſe forme enfin le chêne.
Bientôt ſon corps ſe change en un tronc monſtrueux,
Son immenſe poitrine & ſon front orgueilleux,
En chêne transformés s'élèvent dans la nue,
Ses cent bras, ſes cent mains, dont l'audace eſt vaincue,
En autant de rameaux ſont fiers de s'élancer,
Et plus voiſins du ciel, ſemblent le menacer :

Quercus.

Quercus.

At Quercûs primos quæ patria viderit ortus,
Mænalus, an Ladon, an pinguia culta feracis
Chaoniæ ? Memorat rumor diverſa vetuſtu :
Terra, doce verum, rumore vetuſtior omni.
Jupiter, ut perhibent, vaſtum dùm conderet orbem,
Immanes terrâ nati de matre Gigantes,
Protinùs auſuri cœlum perrumpere, & alto
Bella movere Jovi turbam domat ille rebellem,
In conjuratos molitus fulmina fratres.
Natorum cædem tellus miſerata ſuorum,
Fervidum adhuc, ut erat, Rhœci complexa cruorem,
Dùm fovet, ingenti de corpore tenditur ingens
Truncus, & edurum creſcit de pectore robur.
Robur ſunt humeri, fit robur & ardua cervix,
Et totidem tollit ramos, quot grandia nuper
Centimanus vacuo jactabat brachia cœlo.

Sept fois autour du tronc l'écorce ſe replie.
Ainſi le chêne altier naît d'un géant impie;
Et, pour mieux réparer ce complot furieux,
La terre le conſacre au Souverain des Dieux.
Jupiter, moins terrible, oublia ſon outrage;
Il en reçut l'offrande & c'eſt ſous ſon ombrage
Que le gland fut broyé par les premiers mortels.
Mais ſi de Jupiter il orne les Autels,
Si, parmi les humains, ſon ombre eſt révérée,
Qu'il tremble en s'approchant de la voûte ſacrée.
Jupiter y réſide : & ſi-tôt que ſes mains
Laiſſent tomber la foudre au ſéjour des humains,
Il épargne le myrte & la ſimple bruyère,
Et du chêne orgueilleux briſe la tête altière.

Mais voici le moment d'oppoſer de plus près M. de Lille au Père Rapin, dans les morceaux où tous deux ont parlé du Jet-d'eau de Saint-Cloud & de la naiſſance d'un Dauphin. On verra ſans doute avec intérêt le ſtyle foible, précieux & contourné du premier, aux priſes avec la vigueur, le naturel & la clarté du ſecond. Quel choc redoutable pour M. de Lille ! C'eſt un Pigmée terraſſé par un Hercule.

Truncum durus arat libro ſeptemplice cortex;
Ingenſque ingenti de corpore conſtitit arbos;
Ipſi quam, læſo pro numine, terra Tonanti
Devovet; undè Deo Quercus ſacra, cujus opacâ
Primi mortales glandem fregêre ſub umbrâ.

Quamquam ſacra Jovi ſit Quercus, & illius umbræ
Conſtet honos, pavear tamen alto vertice in auras
Cùm tollit ſeſe. Nam ſicubi fortè rubenti
Tela manu quatit inſultans, tonitruque coruſco
Jupiter, illius frontem quatit igne ſuperbam,
Dùm parcit Myrto bonus, indulgetque Myricæ.

On me permettra de faire précéder la deſcription des eaux de Saint Cloud par le P. Rapin, des ornemens dont il l'a encadrée. Des jardins du Luxembourg il vole à Saint-Cloud; & l'éloge qu'il fait du premier, amène bien naturellement la peinture magnifique du ſecond. Le Lecteur, pour comparer, en détachera tout ce qui ne ſe trouvera pas dans M. de Lille.

Jet-d'eau de Saint-Cloud.

Vainement ce dauphin, par un Triton preſſé,
Semble fier du jet-d'eau par ſa bouche lancé,
Jardins du Luxembourg ! il n'a rien qui m'étonne ;
Du milieu d'un baſſin que le marbre couronne,
Par Médicis conduite, en vain l'onde d'Arcueil
Du fond de ſes canaux s'élève avec orgueil,
O Saint-Cloud ! de combien tu l'emportes ſur-elle !
La Nymphe de tes eaux plus riante, plus belle,
Sous mille aſpects divers préſentant ſes appas,
Dans tes bois enchantés étonne à chaque pas.
Philippe d'Orléans que tout un Peuple adore,
Que l'amour de ſon Roi flatte bien plus encore,
Philippe y tient ſa Cour ; & ces ſuperbes eaux
Plus fières de couler ſous les loix d'un Héros,
Lui préſentent par-tout une beauté nouvelle.
Que le jet de Saint-Cloud ſoit donc votre modèle,
O vous ! qui par des eaux qui s'élancent aux cieux,
Cherchez dans vos jardins à ſurprendre nos yeux.
Du torrent qu'il vomit l'abondance & la maſſe,
De ſon rapide jet l'ambitieuſe audace,
Dans la France ont porté la gloire de ſes eaux ;
Il brave au haut des airs tous ſes foibles rivaux.
Du centre d'un baſſin, dans un tuyau preſſée,
Son onde, avec fureur vers les cieux élancée,
A briſé les liens d'une indigne priſon ;

Jactus aquæ Sanclovii.

Ut Lucemburgo qui ſemiſer extat in horto,
Jactum fundit aquæ Triton delphine ſuperbus:
Marmoreoque labri quamvis circumdatus orbe
Nobilis Arcolicâ fons Lucemburgius undâ,
Sanclovio cedat fonti, quo læta Philippi
Tantùm Aureliadæ jactat ſe villa, ſuoſque
Undarum egregio lucos commendat honore,
Et pagum domino ſe principe jactat in omnem,
Qui meruit primos populique, & Regis amores.

Hinc & aquæ jactus vobis exempla petenda,
Conciliare decus veſtro qui quæritis horto.
Ille alios unus longè ſupereminet omnes:
Cui non Francigenis certet de fontibus ullus,
Aut tantùm fluere, aut ſe ſic efferre ſub auras.

Quadri namque lacûs medio de gurgite, plumbum
Os aperit tumidum lymphis, ſtridentibus unda
Erumpit ſcatebris, & iter rimata ſolutum,

Et dans le même inſtant, telle qu'un tourbillon,
Et plus vîte qu'un trait n'échappe à notre vue,
Elle vole, & dans l'air on la voit ſuſpendue.
Déjà le flot chaſſé par le flot qui le ſuit,
Se diſſout en roſée, & retombe à grand bruit.
L'eau qui du haut du ciel vient rechercher ſa ſource,
Rejaillit & rencontre, au milieu de ſa courſe,
L'eau qui dans le baſſin retombant ſur ſes pas,
La heurte, & ſous ſon poids l'entraîne avec fracas.

Voilà le jet-d'eau de Saint-Cloud par le P. Rapin, il me paroît au-deſſus de l'éloge : le voici par M. de Lille, & il eſt au-deſſous de la critique. C'eſt malgré moi que je tranſcris ſes vers foibles & découſus. Il ne peut y avoir de gloire pour le P. Rapin à terraſſer un ſi foible adverſaire.

A vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

N'importe, il faut comparer. Voici les vers qui amènent le jet-d'eau de Saint-Cloud !

Que l'eau conſerve donc la liberté qu'elle aime,
Ou changez en beauté ſon eſclavage même.
Ainſi, malgré Morel, dont l'éloquente voix
De la ſimple nature a ſu plaider les droits,

Turbinis in morem, rapido petit æthera jactu,
Ceu rotet undantem, liquidum per inane, sagittam:
Exultant alti latices, lapsuque sonanti
Unda superfusam plaudendo verberat undam,
Dùm cadit, & labrum roranti perpluit imbre.

J'aime ces jeux où l'onde en des canaux pressée
Part, s'échappe & jaillit, avec force *élancée*;
A l'aspect de ces flots, qu'*un art* audacieux
Fait sortir de la terre & *lance* jusqu'aux cieux,
L'homme se dit: « C'est moi qui créai ces prodiges; »
L'homme admire *son art dans ces brillans prestiges*;
Qu'ils soient donc déployés chez les grands & les rois.
Mais, *je le dis encor; loin le luxe bourgeois*,
Dont le jet-d'eau honteux n'osant quitter la terre,
S'élève à peine, & *meurt* à deux pieds du parterre.

Que de foiblesse dans ces vers! que de négligences! que de répétitions de mots, je ne dis pas d'images, car il n'y en a qu'une à la fin qui est gâtée par les vers. Que veut dire: *Le jet-d'eau honteux du luxe bourgeois?*

C'est peu: tout doit répondre à ce riche ornement;
Que tout prenne à l'entour un air d'enchantement.

Perſuadez aux yeux que d'un coup de baguette
Une Fée, en paſſant, s'eſt fait cette retraite.

C'eſt après ces vers que ſans aucune tranſition arrivent ceux-ci :

Tel j'ai vu de Saint-Cloud le bocage enchanteur,
L'œil de ſon jet hardi meſure la hauteur.
Aux eaux qui ſur les eaux retombent & bondiſſent,
Les baſſins, les boſquets, les grottes applaudiſſent ;
Le gazon eſt plus verd, l'air plus frais ; les oiſeaux
S'animent au doux bruit de la chûte des eaux,
Et les bois inclinant leurs têtes arroſées
Semblent s'épanouir à ces fraîches roſées.

Il y a ici une variante pour les quatre derniers vers. J'ai cru faire plaiſir au Lecteur en lui faiſant part de la première idée de M. de Lille. Il aime tant la fraîcheur, que dans quatre vers il met deux fois le mot *frais :* nous aurons occaſion par la ſuite de prouver que cette fraîcheur dégénère en un froid mortel. Voici les corrections heureuſes dont M. de Lille a jugé à propos d'embellir ſa magnifique deſcription du jet-d'eau de Saint-Cloud ;

Le gazon eſt plus verd, l'air plus frais; des oiſeaux
Le chant s'anime au bruit de la chûte des eaux,
Et les bois inclinant leurs têtes arroſées,
Semblent s'épanouir à ces douces roſées.

Ce n'eſt plus le bruit de la chûte des eaux qui eſt doux, M. de Lille, de ſon autorité privée, le dépouille de ſa qualité, pour la transférer aux roſées qui, de fraîches qu'elles étoient, ſont devenues douces à la voix du Poète. O pouvoir de l'orviétan !

M. de Lille trouvera peut-être mauvais le ton de plaiſanterie que je prends ici ; mais de bonne foi voudroit-il que je cruſſe qu'il a fait ſérieuſement les huit vers que je viens de citer ? Ne voiià-t-il pas le jet-d'eau de Saint-Cloud bien magnifiquement exalté, quand M. de Lille dit de lui : *L œil de ſon jet hardi meſure la hauteur.* Parce que l'œil meſure la hauteur de ce jet-d'eau, s'enſuit-il que cette hauteur eſt prodigieuſe ? que l'abondance de la rapidité de ſes eaux eſt preſque incroyable, à moins de l'avoir vue. Saint-Cloud ne doit-il pas de grands remer-

cîmens au Poète qui l'appelle un *bocage*, & ne lui donne l'epithète d'*enchanteur* qu'aux dépens des oreilles délicates ? Le P. Rapin s'attendoit-il que ſon vers

Unda ſuperfuſam plaudendo verberat undam.

ſeroit traduit par celui-ci ?

Aux eaux qui ſur les eaux retombent & bondiſſent.

Où M. de Lille a-t-il vu que l'*eau bondiſſoit* ? C'eſt ſon expreſſion favorite, mais elle n'en eſt pas meilleure pour cela : cela n'eſt point étonnant ; elle a le ſort de beaucoup d'autres qu'il a employées fréquemment en dépit du bon goût. Quelle inconſéquence de dire, *les baſſins*, en parlant d'un ſeul jet-d'eau ! Et puis les baſſins, les boſquets & les grottes de Saint-Cloud qui *applaudiſſent* aux eaux qui bondiſſent ! Comme cela eſt flatteur pour le jet-d'eau ! comme le gazon plus verd, l'air plus frais & le chant des oiſeaux caractériſent le jet-d'eau de Saint-Cloud !

Et puis les têtes des bois qui s'épanouiſſent! comme cela eſt joli! que cela eſt natur l! M. de Lille, je vous dirai comme Nicomède à ſon frère :

Vous avez de l'eſprit, ſi vous n'avez du cœur!

Quittons le ton de la plaiſanterie ; n'eſt-il pas incroyable que l'on prétende en impoſer au goût par une forfanterie littéraire, que dans un Opérateur on traiteroit de charlataniſme ; & faire paſſer des vers ſans harmonie & ſans grace, je dirai même ſans images, pour de bons vers? M de Lil'e eſt cependant le ſeul Verſificateur qui reſte à la Nation Françoiſe. Quelle affreuſe indigence! Littérateurs François! encore un Poème des Payſages du même ton & du même Faiſeur, & vous pouvez crier famine.

Pour nous dédommager, & du même coup achever M. de Lille qui doit être bien avancé dans ſes affaires, & ne plus battre que d'une aîle, je n'aurois qu'à faire voir à quel événement le P. Rapin attribue l'ori-

gine du premier jet-d'eau. Ce ſeroit pour M de Lille un modèle d'épiſodes ; il en a beſoin, ainſi que de ſavoir l'art d'amuſer, d'égayer & d'attendrir ſon Lecteur. Cependant toute réflexion faite, il faut avoir pitié des malheureux. Que ſais-je ce qui m'attend ; & que deviendroit la Poéſie Françoiſe, ſi M. de Lille découragé nous jouoit le tour de ne plus faire de vers ? Quelle perte irréparable ! quel deuil ſur le Parnaſſe ! Mais banniſſons promptement ces idées lugubres, & paſſons à l'endroit où nos deux Poètes parlent de la naiſſance d'un Dauphin.

Le P. Rapin, occupé à faire une deſcription magnifique des jardins de Fontainebleau, eſt interrompu tout-à-coup par toutes les trompettes de la Renommée qui annonce un grand événement au monde ; & cet événement eſt la naiſſance du Fils de Loüis XIV. Quel beau moment d'enthouſiaſme pour un François & pour un Poète ! quelle tranſition noble & ſublime ! elle ravit l'eſprit, & fait ſentir à l'ame ce frémiſſement

ment délicieux, avant-coureur d'un vif attendriſſement. Quelle idée plus belle & plus grande à préſenter à une Nation que celle de la Renommée uniquement attentive au moment de la naiſſance de l'Héritier des Rois, & qui emploie ſes cent bouches à l'apprendre à l'univers entier, comme une nouvelle qui intéreſſe les deux mondes !

C'eſt ſur-tout dans ce moment que je tremble d'affoiblir les idées & le ſtyle du P. Rapin. Mais ſi mes vers ne valent rien, que M. de Lille ne croie pas avoir gagné la victoire. La manière dont il imite & traduit les Auteurs qui lui ont fourni le plan & les matériaux de ſon Poème, prouve que l'on peut ſentir les beautés d'un ouvrage, ſans pouvoir les rendre. Je crains que Fontainebleau, Saint-Cloud, le Luxembourg, Philippe d'Orléans, &c. ne ſoient des noms propres qui rallentiſſent bien la marche d'un vers. Le latin n'a point cet inconvénient, mais j'eſpère qu'on me pardonnera, parce que je n'ai pu l'éviter.

Naiſſance du Dauphin.

De tes jardins fameux, vaſte Fontainebleau,
Oſerois-je, en mes vers, eſquiſſer le tableau ?
Chanterois-je ta gloire & ta beauté préſente,
Les tréſors que ſur toi, d'une main triomphante,
Ton Roi, qui te chérit, verſe de jour en jour ?
Des Demi-Dieux François magnifique ſéjour,
Vous, Palais, d'âge en âge embelli par nos Maîtres,
Vous, Palais, où LOUIS, ſurpaſſant ſes Ancêtres,
Sait du luxe, avec goût, répandre les tréſors,
Ma Muſe, à votre aſpect, livrée à ſes tranſports,
Trop foible pour chanter, ſe taît, & vous admire !
Et quand, ſaiſie enfin d'un plus heureux délire,
Sublime, elle oſeroit faire entendre ſa voix,
Qui pourroit m'écouter dans le Palais des Rois ?
Déjà la Renommée, en planant ſur ces voutes,
Ses trompettes en main, les fait réſonner toutes ;
Un doux tumulte règne en ces auguſtes lieux,
L'ivreſſe du bonheur ſe lit dans tous les yeux.
Préſent cher & ſacré de la chaſte Lucine,
Un Dauphin nous eſt né d'une Race divine.
A ce Prince naiſſant l'Univers applaudit.
C'eſt le gage aſſuré de la paix qui le ſuit ;
Il va rendre à-la-fois, en banniſſant la guerre,
Le bonheur aux François, & le calme à la terre.

De Delphini ortu.

At non divitias fontis vacat ire per omnes
Bellaquei, nec quos hortis Lodoïcus honores
Addere molitur · nec vos, regalia tecta,
Tot Regum fundata opibus, luxuque beato
Florentes hortos jam memorare canendo.
Nec, si fas esset, me dicere cuncta parantem
Jam sinat audiri, quæ regia limina circùm,
Omnis fama tubis sonat omnibus. Aspice quali
Lætitiâ, plausuque domus jam ferveat omnis:
Ex quo aulam partu implevit Lucina verendo,
Delphinique sacris totus natalibus orbis
Applaudit, certæ portat qui grandia pacis
Nascendo auguria, & denunciat otia terris.

Il est évident que M. de Lille, en disant à la paix: *rends le calme aux deux mondes*, a traduit & affoibli cette belle pensée du Poète latin: *Denuntiat otia terris.* Mais enfin, voilà le P. Rapin, voici M. de Lille. C'est après avoir parlé de l'usage des Lapons, qui

plantent des arbres auxquels ils donnent le nom de leurs parens, de leurs amis, de leurs hôtes, qu'il continue ainſi :

Qui vous empêche encor, quand les bontés des Dieux
D'un enfant deſiré comblent enfin vos vœux,
De conſacrer ce jour par les tiges naiſſantes
D'un bocage, d'un bois ?... Mais tandis que tu chantes,
Muſe, quels cris dans l'air s'élancent à-la-fois ?
Il eſt né l'héritier du ſceptre de nos Rois !
Il eſt né ! Dans nos murs, dans nos camps, ſur les ondes,
Nos foudres triomphans l'annoncent aux deux mondes.
Pour parer ſon berceau c'eſt trop peu que des fleurs ;
Apportez les lauriers, les palmes des vainqueurs.
Qu'a ſes premiers regards brillent des jours de gloire ;
Qu'il entende en naiſſant l'hymne de la victoire ;
C'eſt la fête qu'on doit au pur ſang de Bourbon.
Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouſe auguſte ; enfin la deſtinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.

D'autres, dans les tranſports que ce beau jour inſpire,
Animeront la toile, ou le marbre, ou la lyre ;
Moi, l'humble ami des champs, j'irai dans ce ſéjour
Où Flore & les Zéphirs compoſent ſeuls ta cour,
J'irai dans Trianon : là, pour unique hommage,
Je conſacre à ton fils des arbres de ſon âge,
Un boſquet de ſon nom. Ce ſimple monument,
Ces tiges, de tes bois le plus cher ornement,
Tes yeux les verront croître, & croiſſant avec elles,
Ton fils viendra chercher leurs ombres fraternelles.

Quelle différence énorme entre le Poète Latin & le Verſificateur François ! Qu'eſt-ce que c'eſt que *Conſacrer un jour par les tiges naiſſantes d'un bocage, d'un bois ?....* Comme ce vers, *il eſt né l'héritier du ſceptre de nos Rois*, & les ſept qui ſuivent, ſont mal amenés ! Quelle tranſition froide & gênée ! Ces huit vers cependant font plaiſir, ils m'ont ému ; c'eſt qu'il eſt impoſſible à un bon François de ne pas l'être quand on lui parle du Fils de ſon Roi ; ainſi ſans ingratitude je peux partager ma reconnoiſſance entre le Verſificateur & l'objet de ſes vers.

Mais avec la meilleure volonté du mon-

de, peut-on lire ſans dégoût ces vers obſcurs & froids ?

Et toi, par qui le ciel nous fit cet heureux don,
Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère
Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère,
Les unis, comme on voit de deux pompeux ormeaux
Une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux,
Sœur, mère, épouſe auguſte; enfin la deſtinée
Joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée,
Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris,
Quand tu perds une mère, elle te donne un fils.

Que veut dire tout ce galimathias ? Y eut-il jamais rien de plus entortillé, rien de plus inintelligible ! quel amas de répétitions & de grands mots ſans idées ! Comme on tombe dans le puérile à force de vouloir être ſublime ! Comme M. de Lille a enfoncé l'éperon dans les flancs de ſon Pégaſe pour le forcer à l'enlever dans les airs ; Pégaſe s'en eſt vengé ; car il a porté ſon cavalier dans les eſpaces imaginaires. *Toi, qui, le plus beau nœud, la chaîne la plus chère.* Un nœud, une chaîne

ſont la même choſe ; voilà un pléonaſme. *Des Germains, des François, d'un époux & d'un frère.* Voilà en quatre mots dire deux fois la même choſe. *Les unis*, oh ! pour le coup cette ſeconde perſonne tombe des nues, & ne s'entend pas, & la meſure eſt bien déſagréablement interrompue. *Comme on voit de deux pompeux ormeaux une guirlande en fleurs enchaîner les rameaux.* Voilà un *pompeux* dont la pompe n'eſt que du vent ; on dit : une guirlande de fleurs, & jamais une guirlande en fleurs. Une guirlande eſt compoſée de fleurs déjà écloſes, & des boutons attachés à une guirlande, n'y fleuriroient jamais. Et puis voilà encore des chaînes & des rameaux enchaînés, & trois !

Quand nous ſerons à dix, nous ferons une croix,

a dit Molière, en comptant les maladreſſes de ſon Etourdi ; moi, je le dis, en comptant les répétitions de M. de Lille. *Sœur, mère, épouſe auguſte.* Encore des répétitions. Nous avons déjà vu que la Reine étoit ſœur de

l'Empereur, mère du Dauphin & épouſe de notre Roi ; à quoi bon le redire ? où cela menera-t-il ? *Enfin la deſtinée joint au deuil du trépas les fruits de l'hyménée.* Ah ! bon Dieu ! quelle chûte ! Dans un jour d'allégreſſe, au moment d'un accouchement parler de mort ! Quelle faute de goût ! que cela eſt maladroit ! quel paſſage bruſque & cruel de la vie à la mort ! Et puis *le deuil du trépas*, qui eſt le contraire *des fruits de l'hyménée.* Cela n'eſt-il pas joliment trouvé ? cela fait honneur à la juſteſſe de l'eſprit de M. de Lille. *Et mêlant dans tes yeux les larmes & les ris, quand tu perds une mère, elle te donne un fils.* La conſolante antithèſe ! Comme la Reine auroit été contente, comme elle auroit remercié celui qui, au moment de la naiſſance du Dauphin, lui auroit fait ce joli petit compliment ! Et puis la deſtinée qui mêle des larmes & des ris dans des yeux ! Comme cela eſt naturel ! comme cela eſt de bon goût ! L'Impératrice Livie fit donner une magnifique récompenſe à Virgile, pour avoir

fait ces beaux vers sur son fils :

Tu Marcellus eris, &c.

Si l'on eût prévu que M. de Lille eût composé ceux que je viens de citer, on auroit pu doubler la somme, & le prier de ne les point faire. Le reste de ce morceau nous dit que M. de Lille ira dans Trianon consacrer au Dauphin des arbres de son âge, un bosquet de son nom; & que croissant avec eux, il ira chercher leurs ombres fraternelles. Si M. de Lille m'eût fait ce compliment, je l'en aurois bien remercié; & la force de la vérité l'eût contraint de me dire : *Monsieur, il n'y a pas de quoi.* Voilà cependant l'Auteur qui fait le mieux des vers à présent! Ceux que je viens de transcrire & d'analyser, ne seroient pas même de la bonne prose. Mais bornons-là nos citations.

D'après ces morceaux, jugez du Père Rapin. Si cet essai pouvoit mériter quelqu'indulgence ou quelqu'encouragement, l'Auteur ne s'en tiendroit point là. Il pourroit hasarder de

traduire le Père Rapin tout entier. Il prouveroit par des faits mieux que par des paroles, que le Poète latin peint toujours avec un coloris brillant, frais & naturel ; que son ſtyle, preſque toujours celui de Virgile eſt ſoigné, noble & harmonieux, & M. de Lille en convient lui-même. Réſumons, & diſons notre avis modeſtement & ſans partialité.

Le plan du Père Rapin eſt grand, quoique ſimple ; la marche en eſt aiſée, quoiqu'on s'arrête un peu trop ſouvent pour cueillir des fleurs ; heureux défaut ! le ſtyle eſt élégant, les détails pleins de délicateſſe & de ſenſibilité : enfin, les épiſodes très-heureux, quoiqu'un peu trop fréquens.

Le Poème de M. de Lille n'a aucun plan. Tout y eſt dans le déſordre & la confuſion ; on eſt inondé de préceptes froids & ſententieux que rien n'égaye ; le cœur y eſt d'une ſéchereſſe qui l'attriſte ; il n'y règne point d'enſemble ; on n'y trouve que deux épiſodes bien faits, & qui appartiennent au Poète ; & par-deſſus tout cela, on voit,

en lisant le Père Rapin le premier, que M. de Lille s'est approprié les tournures les plus heureuses, les expressions les plus poétiques de son rival; qu'il a imité ses plus beaux morceaux en les amaigrissant par la fureur de créer un jargon précieux, un style maniéré qui ne soit qu'à lui.

Je dis qu'il faut lire le Père Rapin le premier; ce n'est point qu'après avoir lu M. de Lille, on lise le Poème latin avec dégoût ou avec froideur, au contraire; mais pour comparer, il faut se souvenir de ce qu'on a lu; & si on commençoit par M. de Lille, on risqueroit, après l'avoir fini, de ne pas être plus avancé qu'auparavant.

Il résulte donc, d'après l'examen des deux Poètes, & je crois que l'on peut conclure, qu'avec ses défauts que l'on ne peut excuser, l'ancien Poème des Jardins l'emporte de beaucoup sur le moderne. Je crois l'avoir prouvé quant au dessin, à la distribution du tableau, aux grouppes heureux des figures, à la vérité de l'expression

qui les anime, à l'intérêt qu'elles inſpirent. Voyons ſi les couleurs peuvent ſoutenir la comparaiſon. Le coloris d'un tableau eſt le ſtyle de la Poéſie. Examinons donc le ſtyle de M. l'Abbé de Lille, puiſque celui du Père Rapin eſt jugé depuis plus de cent ans.

Encore un moment ; il vient de me tomber entre les mains la Théorie des Jardins de Morel. Tout le Poème des Jardins s'y trouve, & le plus ſouvent dans les mêmes expreſſions. Que l'on vienne à préſent me dire que deux Auteurs ne peuvent ſe rencontrer parfaitement en tout : voilà de quoi me faire gagner ma cauſe. La lecture de Morel prouvera que ſi M. de Lille eſt notre meilleur Poète, il eſt auſſi le plus adroit. Tout Morel eſt fondu dans ſon Poème. Mais, pour mieux déguiſer ſon plagiat, il prend ici une moitié de vers, & plus loin un vers tout entier, dont la ſtructure ne lui coûte que la tranſpoſition d'un hémiſtiche devant l'autre.

Ainſi,

Ainſi, l'on peut dire que, ſous le nom de Poème des Jardins, M. de Lille nous a donné une nouvelle édition de Morel, déguiſée en vers qui, très-ſouvent, ne valent point la proſe harmonieuſe & fleurie de l'original.

Je n'avance rien ſans preuves, & j'indique les ſources où je les puiſe. Liſez la Théorie des Jardins, & vous ſerez convaincu que preſque toutes les idées de M. de Lille ſont pillées ou imitées. Il faudroit la tranſcrire toute entière, pour démontrer que notre Académicien y a pris la diſtribution de ſes Jardins, l'embelliſſement de ſes payſages, la manière de planter les bois, de diriger les eaux, de profiter des accidens, d'en faire naître, de fixer des points de vue, enfin, de ſoigner les gazons. Toute la différence, & ce n'eſt qu'une bagatelle, c'eſt que Morel eſt clair & lumineux, & que M. de Lille eſt obſcur, entortillé & toujours dans le déſordre. Morel attache, M. de Lille refroidit, il glace; il a même l'art de

gâter les idées qu'il a empruntées, en les accommodant au rithme de ſes vers, & au maniéré de ſon ſtyle. En voici quelques exemples, que ie ne multiplierai point, de peur de devenir trop long. Je les tirerai auſſi de Pope, pour prouver qu'au moins nos meilleurs Auteurs ſont familiers & roujours préſens à la mémoire de M. de Lille. Conſultez l'Epître IV du Poète Anglois, à Richard, Comte de Burlington, ſur le vain & faux emploi des richeſſes, Tome IV, & vous verrez combien Pope a été heureux de ſe rencontrer avec M. de Lille, long-rems avant que ce dernier ſongeât à ſes Jardins.

Exemples tirés de Morel & de Pope.

Page 12. « *Les Auteurs ſymmétriques ont-ils* » *placé une allée d'un côté, auſſi tôt ils tracent* » *parallèlement, ou ſur un angle ſemblable,* » *ſa jumelle de l'autre; mettent-ils un boſquet* » *à droite, il faut ſon correſpondant à gauche* ».

Morel n'a pas dit *chaque allée a ſa ſœur;*

mais M. de Lille, en chantant les Jardins Anglois, a voulu être Anglois tout-à-fait, en copiant Pope de préférence. Car, notez que Pope a dit auſſi : « *Chaque allée a ſa* » *ſœur ; chaque bocage ſe replie ſur un bocage* » *ſemblable* ».

Ainſi, M. de Lille n'a pas même le mérite d'avoir inventé cette idée précieuſe, pardonnable peut-être à la littérature Angloiſe, mais que le génie de la langue Françoiſe me ſemble condamner avec juſtice. Mais du moins il enchérit ſur ſes deux modèles, & la ſymmétrie de ſon vers exigeoit qu'en donnant une ſœur à une allée d'arbres, il donnât auſſi un frère à un boſquet.

Chaque allée a ſa ſœur, chaque berceau ſon frère.

Puiſque j'ai commencé à parler de Pope, ajoutons qu'en louant ces vers de M. de Lille à M. Watelet :

Digne de voir, d'aimer, de ſentir la nature,
Tu traitas ſa beauté comme une Vierge pure,
Qui rougit d'être nue, & craint les ornemens.

la vérité me contraint d'avouer que dans la même Epître, le Poète Anglois dit auſſi de la Nature : « *il la faut traiter comme une* » *belle modeſte, en couvrir la nudité, ſans* » *la ſurcharger d'ornemens* ». Et dans la lettre précédente, liſez la peinture de l'homme de Ross ; interrogez enſuite M. de Lille, & qu'il diſe en conſcience, non pas celle de Poète, mais celle d'homme véridique, ſi ce n'eſt pas à cette peinture qu'il doit ce morceau touchant de ſon quatrième Chant : *Ah ! ſi d'aucun ami, vous n'honorez la cendre, &c.* Mais, revenons à Morel.

Page 13. « *Les Auteurs ſymmétriques* » *plantent..... une allée longue & dr ite, qui* » *ne laiſſe entrevoir au-delà, que comme à* » *travers le tube d'une lunette, l'objet que le* » *haſard y a placé* ». On entend cela : mais que M. de Lille diſe : « *qu'on entrevoie la mer :*

Là, dans l'enfoncement de ces profonds berceaux,
Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.

cela devient inintelligible. On voit clai-

rement que l'idée eſt de Morel, & que M. de Lille l'a rendue inconteſtablement ſienne, en la rendant obſcure & maniérée.

Page 230. Morel a dit : « *Mais les contraſtes ne ſont pas des contradictions* ». Et M. de Lille retournant les deux hémiſtiches, a dit :

Les contradictions ne ſont pas des contraſtes.

Combien ce vers a dû lui coûter ! à force de chercher pourquoi la verſification de M. de Lille ſent preſque par-tout le travail & la fatigue, je crois avoir deviné l'énigme : c'eſt qu'elle eſt compoſée d'hémiſtiches pris à gauche & à droite dans Morel, rapprochés avec art, & couſus avec adreſſe. Je n'exagère pas : liſez, liſez Morel, mais liſez avec attention, ou ſinon, M. de Lille aura l'art de vous dérouter, en vous préſentant un hémiſtiche pris à une page, & *ſon frère* dix pages plus loin.

La peinture de la forêt, des rochers, du bocage & des édifices qui doivent pa-

rer les jardins, tels que le château, &c. tout cela eſt dans Morel. La deſcription des caſcades, des jets d'eau, des rivières, du ruiſſeau, eſt du Père Rapin; ainſi, tout réſumé, je crois que de tout le Poème des Jardins, il ne reſtera pas grand'choſe à M. de Lille avec ſes épiſodes, dont deux ſont uſés, un ne convient point du tout au ſujet, & les deux autres fort beaux, fort touchans, mais d'un caractère qui n'exige point qu'ils ſoient particulièrement affectés aux jardins.

Je ne finirois pas ſi je voulois multiplier les détails Quiconque aura une bonne mémoire & une patience à l'épreuve, trouvera dans le Père Rapin, dans Pope & Morel, la preuve de ce que j'avance. Mais j'avoue qu'il faut avoir une mémoire excellente pour retenir certains vers de M. de Lille; & pour les lire, une patience! Lecteurs, je vous la ſouhaite pour la ſatisfaction de mon amour-propre en qualité de Commentateur, & non pas pour votre plaiſir.

AVERTISSEMENT.

AVANT d'entreprendre cette partie de mon Parallèle, la plus longue & la plus faſtidieuſe, je crois devoir expliquer mon intention.

J'eſpère que M. de Lille fera grace à mes Commentaires ſur ſa Poéſie ; le motif qui me les fait haſarder eſt trop glorieux pour lui. On a commenté Racine, le plus pur, le plus élégant de nos Poètes ; Voltaire a commenté Corneille : malgré la vérité des Commentaires, & le talent des Commentateurs, Racine & Corneille ſont reſtés à leur place. M. de Lille auroit il peur de perdre la ſienne ? elle eſt trop ſolide & ſa réputation trop bien établie.

C'eſt de l'aveu des triſtes *débris* de notre littérature & des gens de la bonne ſociété, que M. l'Abbé de Lille eſt le ſeul Poète qui nous reſte. Ses ouvrages ſont dans toutes les mains, c'eſt le Virgile François. Tous

les jeunes Poètes ont jour & nuit ſon Poème ſous les yeux, le prennent & le citent comme le modèle qu'ils doivent imiter. Mais M. de Lille eſt convaincu que l'homme ne peut rien faire de parfait ; ſa foibleſſe, les bornes de ſes idées & de ſes facultés lui font échapper des fautes, qu'après une certaine tenſion d'eſprit, il ne peut même plus voir ni corriger. Un œil qui n'a point encore fatigué, un eſprit tout frais & qui ne s'eſt point uſé à inventer, à limer, à polir, apperçoit ces fautes, & doit en avertir ceux qui, ſéduits par le nom de l'Auteur, n'auroient ni le courage de les chercher, ni le goût de les trouver, ni la faculté de les ſentir.

C'eſt donc uniquement pour rendre la lecture de ſon Poème moins dangereuſe au bon goût, que je vais faire des notes ſur ce qui me paroîtra répréhenſible. Il ne faut pas qu'un grand homme croie n'avoir point fait de fautes : ce ſont au contraire les plus beaux eſprits qui font les plus grands

écarts, mais on les pardonne au génie. C'eſt quelquefois une beauté de plus.

Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'art,

a dit le Légiſlateur du Parnaſſe François. M de Lille a bien lu, bien médité ce vers; il l'a bien mis en pratique; voyons s'il n'en a point trop abuſé,

NOTES

SUR

LE POÈME DES JARDINS

DE M. L'ABBÉ DE LILLE.

CHANT PREMIER.

Vers 2. CET accouplement *d'oiſeaux, de zéphirs, de fleurs & de voix* n'eſt pas ce que je trouve de plus répréhenſible dans ce vers; mais la répétition monotone & fatigante de cette tournure d'expreſſion qui ſe préſente ſouvent plus d'une fois à chaque page de ce Poème, & qui lui donne un air de ſéchereſſe & d'uniformité qui dégoûte au point de faire quitter le Livre.

V. 3. *Ah! lorſque d'un long deuil*, &c. Ce vers eſt très-dur, ſur-tout ſon premier hémiſtiche qui tombe lourdement ſur deux monoſyllabes dont la prononciation n'eſt point harmonieuſe. Je ſerai bien difficile dans mes Obſervations; mais l'utilité qui réſultera de mon travail, m'y force, & me fait

même eſpérer que M. l'Abbé de Lille ne me condamnera point.

V. 4 & 5. *Dans les champs, dans les bois, ſur les monts d'alentour*, voici dans ce vers & dans le ſuivant, un exemple de cet accouplement fréquent que je reproche à M. l'Abbé de Lille : *Quand tout rit de bonheur, d'eſpérance & d'amour*, &c. *Rire de bonheur, rire d'eſpérance, rire d'amour !* M. l'Abbé de Lille eſt ſi beau quand il eſt ſimple & naturel, qu'il auroit bien dû ne ſe jamais permettre ces expreſſions précieuſes, ces idées doucereuſes qui ſeroient pardonnées au Marquis des Précieuſes Ridicules ; mais qui déparent le Poëme des Jardins. Malheureuſement M. de Lille eſt ſouvent tombé dans ce défaut. Quel ridicule tomberoit d'ailleurs ſur ce vers, ſi l'on faiſoit l'énumération de tout ce qui peut *rire de bonheur, d'eſpérance & d'amour, dans les champs, dans les bois, ſur les monts d'alentour* ?

V. 10. *Flore a ſouri ; ma voix va chanter les Jardins. J'ai vu Daphné ; je vais chanter l'Amour.* Comme le vers de Bernard eſt coulant ! comme celui de M. de Lille eſt long ! Je ne lui renouvellerai point ici la vieille querelle qu'on lui a faite d'avoir imité le début de l'Art d'Aimer ; cependant ce début eſt ſi beau, ſi plein de graces ! le Poeme de gentil Bernard eſt ſi récent, ſi connu, ſi eſtimé, ſi digne

de l'être, qu'il falloit au moins l'égaler en l'imitant! Lecteurs, comparez, jugez vous-mêmes; je craindrois de n'être point favorable au Chantre des Jardins.

V. 11 & 12. Encore des accouplemens! en voilà quatre en douze vers! d'ailleurs, M de Lille ne me paroît point d'accord avec lui-même. Il confond les jardins avec les payſages dans ſon Poème. Son titre eſt contradictoire. *Les Jardins, ou l'Art d'embellir les payſages* Les payſages ne ſont que les épiſodes des Jardins, on embellit les Jardins par les payſages. Sont-ce les Jardins, ſont-ce les Payſages que nous allons lire? Il faut opter. Je crois que ce ſont les Jardins, car on nous promet un Poème des Payſages qui ne doit certainement point reſſembler à celui des Jardins. Comment fera M. l'Abbé de Lille? Attendons.

V. 13. *Marier la grace & la vigueur.* Expreſſion trop précieuſe & trop recherchée. De quelles leçons veut parler M. de Lille? *Flétrir le langage des Dieux*, &c. *Flétrir* n'eſt pas le mot propre; on flétrit la gloire, la réputation, la vie, la perſonne, & non pas un langage.

V. 19 & 20. Il y a encore ici une contradiction. M. l'Abbé de Lille reproche au P. Rapin d'avoir chanté

chanté les Jardins du genre régulier ; quels Jardins auroit chantés Virgile, lui que M de Lille dit avoir été tenté par un ſujet plus riche, plus fertile ? Ce ſujet eſt celui des Jardins réguliers, témoin la Lettre de Pline le jeune que M. D. cite en note, dans laquelle on lit la deſcription magnifique d'une maiſon de campagne & d'un jardin bien peigné. Le buis y eſt taillé, prend la figure de différens animaux, & forme des caractères qui offrent le nom du Maître du jardin, ou de l'Artiſte qui l'a conſtruit ; les arbres y ſont taillés de même, & ſuivent la deſtinée du buis. Les Jardins d'Alcinoüs étoient réguliers. Tout leur luxe conſiſtoit dans l'ordre & la ſymmétrie. Voilà donc les Jardins qu'eut chantés Virgile ! voilà ceux qu'a chantés le P. Rapin. Le reproche du Chantre des Jardins irréguliers doit donc être nul ; ou bien Virgile, le Dieu du goût, doit le partager. Dans ce dernier cas, le ſujet des Jardins irréguliers eſt plus riche & plus fertile que celui dont Virgile fut tenté. Cela fait honneur au goût, à l'invention de M. de Lille.

V. 22. *De mes propres fleurs mon front va s'ombrager.* Charles XII, dit M. de Voltaire, ne voulut point ſe laiſſer couronner par un Archevêque, il arracha fièrement le diadême des mains du Prélat, & ſe couronna lui-même : M. de Lille annonce le même deſſein. Sa couronne, il eſt vrai, ne ſera que

de fleurs, mais ce seront les siennes, il en veut former son diadème académique, & ne devoir qu'à lui-même la gloire de le poser sur son front. Le P. Rapin a bien la même idée dans le début de ses Jardins :

Atque mei nectent se per tua tempora flores :
Et mes fleurs couronneront votre tete,

dit-il à M. de Lamoignon. Le P. Rapin est modeste, il veut faire une politesse à M. le Premier Président ; mais M. de Lille ne songe qu'à lui. C'est avec bien de la raison que l'on a mis *moi* pour la première personne.

V. 34. *Des couleurs du sujet je teindrai mon langage !* Quelle recherche ! quel précieux ! *teindre un langage !* Je vous en défie bien, M. de Lille, fussiez-vous le plus habile Artiste des Gobelins ! Grace pour la plaisanterie, j'ai peur qu'elle ne vaille pas mieux que la teinture d'un langage.

V. 36. *Alloient calmer leur foudre & reposer leur gloire. Calmer* & *reposer* ne sont point les mots propres. On calme quelqu'un, on calme même, au figuré, la fureur des vents, les vents eux-mêmes, les passions & tous les objets que la Poésie a personnifiés ; mais *calmer sa foudre* est une expression

hasardée, & qui n'est point heureuse : *reposer* est plus souvent *neutre*, ou *réciproque*, qu'actif ; *je repose, je me repose :* mais *reposer sa gloire* est aussi hasardé & n'est pas plus heureux que *calmer sa foudre.* Les expressions simples & naturelles sont toujours les plus nobles quand elles sont jointes à de grandes idées. Comme il est foible le vers qui finit cette tirade ! & le second hémistiche de celui qui le précède ! Idée commune, expression lâche & molle, qui ne donne point d'idée de la voluptueuse molleſſe qu'inspirent les prés fleuris & les verds bocages.

V. 58. A la suite d'une énumération longue, suite du penchant invincible de M. de Lille pour les accouplemens d'idées & d'objets, on trouve ce vers : *Ce sont-là vos pinceaux, vos toiles, vos couleurs.* Ce que c'est que d'entasser des substantifs ! Il n'y en a pas un dans cette tirade qui puisse servir *de toiles, de pinceaux, de couleurs.* La métaphore est invraisemblable à force de hardiesse. Ce seroient donc *les riches broderies des prés émaillés, les vertes draperies des rians côteaux*, qui seroient les toiles sur lesquelles il faudroit peindre ? *les arbres, les rochers,* &c. qui serviroient de pinceaux ? *& les jets de la lumière & les masses de l'ombre*, &c. qui seroient les couleurs ? Quelle explication forcée ! comme elle seroit ridicule ! & les vers ne sont beaux

que quand les images ſont naturelles & le ſtyle animé ſans contorſions.

V. 63 & 64. *Une forme plus pure, imitez la nature.* M. de Lille veut parler peinture, & en termes d'art on dit *une belle forme, un deſſin pur*; ainſi *plus pure* n'eſt pas le mot propre, non plus qu'*imitez*. Qu'eſt-ce que c'eſt qu'imiter la nature avant d'entamer le terrein? On l'obſerve, on cherche à la connoître, & c'eſt en opérant qu'on l'imite. *Lieux infréquentés*. Expreſſion nouvelle, bien intelligible, & qui pourra peut-être paſſer à l'ombre de ſon inventeur.

V. 73 & 74. *Chantilli . . . . d'âge en âge embelli.* Quoiqu'*embelli* ait deux *ll* comme *Chantilli*, ces deux mots ne riment point exactement enſemble, & les jeunes Auteurs ne doivent point imiter cette licence. Les deux *ll* d'*embelli* ſont détachées, & celles de *Chantilli* ſont mouillées. On a reproché au grand Rouſſeau une rime pareille dans ces vers qui terminent ſon Ode à M. l'Abbé Courtin.

Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Reviens au vin d'Auvilé
Méler les eaux d'Hypocrène.

Je n'insisterois point tant sur cette négligence, si M. l'Abbé de Lille ne se l'étoit pas trop souvent permise dans le cours de son Poème, où il fait rimer des *ll* mouillées avec d'autres qui ne le sont point. C'est une faute, & l'autorité du nom de M. de Lille n'excuseroit point un jeune Auteur qui l'imiteroit.

V. 77. *Vous plairont tour-à-tour.* Je crois M. de Lille fort savant dans le méchanisme des vers; il le prouve dans son Po me. Sa patience insatigable paroît avoir ajusté les mots les uns à côté des autres, & n'avoir admis que ceux qui cadroient le mieux avec ses à-l'entour. On sent qu'il s'est fait de ce travail un objet capital. Il brise, il suspend, il prolonge la mesure après trois, six, neuf, dix syllabes, le tout pour varier la coupe de ses vers; mais sa poésie est-elle variée pour cela? Non: on s'accoutume à ces effets trop répétés: ils commencent par plaire, ils ne sont ensuite qu'une sensation imperceptible, & finissent par ennuyer. Rien n'est plus désagréable à l'oreille que ces coupes de vers qui étonnent, qui vous donnent des facades & qui détruisent l'harmonie. Vous croyez lire une tirade, & vous rencontrez un vers qui tombe à la moitié, au quart, aux trois quarts. On ne devroit se permettre d'interrompre la mesure que quand l'ame agitée de violentes secousses, refuse à la langue des expressions qui rendent ses sentimens, soit que

l'amour, la jalouſie, la colère vous tranſportent ; ou bien quand cela fait image. Et quelle image fait, *vous plairont tour-à-tour*, qui tombe lourdement, comme ſi le Poëte épuiſé n'avoit plus de vigueur ?

Tel que ce frais bouton, &c. De quel bouton parle M. de Lille ? de quel bouton a-t-il déjà parlé ? C'eſt de celui qui eſt *timide avant-coureur de la belle ſaiſon :* ce bouton le connoiſſez-vous maintenant ? eſt-il diſtingué des autres boutons ? M. de Lille s'entendoit, ainſi que dans les deux vers qui ſuivent, & qui ſont fort obſcurs pour quiconque ne ſait pas qu'il y a un Jardin de Tivoli, & que ce Tivoli eſt en France ? Et puis ce Trivoli qui donne *le modèle d'une forme nouvelle*, d'une forme nouvelle de quoi ?

Brevis eſſe laboro, obſcurus fio.

Les vers ſuivans, excepté le mot *frais*, qui eſt par-tout dans le Poëme, ſans lui donner plus de fraîcheur, & les mots *grand Henri*, qui forment la conſonnance la plus déſagréable à l'oreille ; les ſept vers ſuivans, dis-je, ſont très-beaux, & finiſſent par l'idée la plus heureuſe. C'eſt qu'elle eſt vraie, & que M. l'Abbé de Lille l'a rendue ſimplement.

V. 92. *Bienfaiteur*, &c. *C'eſt lui qui dans ce choix d'écrivains enchanteurs, dans ce jardin paré de poétiques fleurs, daigne accueillir ma Muſe.* Et le vers tombe là ! On n'accueille pas une Muſe dans un choix d'écrivains, on l'admet dans un nombre choiſi d'écrivains. Qu'eſt-ce que *ce jardin paré de poétiques fleurs?* Cette expreſſion précieuſe & mijaurée dit-elle que M. le Comte d'Artois vouloit faire imprimer le Poème des Jardins parmi les poéſies de nos meilleurs Auteurs ? Cette collection de poètes eſt-elle *un jardin paré de poétiques fleurs?* M. de Lille, ſoyez ſimple, & vous ſerez toujours beau. Point d'affectation. Le Génie ne doit point faire de grimaces. *Ainſi du ſein de l'herbe*, &c. Comparaiſon uſée, quant à l'idée & quant au ſtyle.

V. 98. *Ah ! ſi ma foible voix pouvoit chanter comme eux.* Une perſonne chante, & peut chanter comme une autre, mais une voix ne chante pas comme une perſonne. Et puis cette incohérence d'idées ! *Si ma foible voix pouvoit chanter comme eux, je peindrois.* On n'a pas beſoin de voix pour peindre. Chantez donc & ne peignez pas, ou bien, peignez, & ne dites rien.

V. 150. *Qu'un obſcur arpenteur*, &c. *Obſcur* n'eſt pas le mot propre, & ſa ſignification eſt équivoque.

Signifie-t-il un homme peu connu? Ne vous en ſervez pas pour faire un jardin. Un homme qui travaille dans l'obſcurité de ſon cabinet? L'acception de ce mot ſeroit fauſſe & puérile. Le Nôtre vraiſemblablement, *armé de ſon compas, au fond d'un cabinet confioit au froid papier le plan géométrique* du jardin & du parterre *ſymmétrique* des Thuileries, & il n'en a pas moins fait un chef-d'œuvre Un artiſte peut ne pas donner le plan d'un jardin anglois, & n'être pas un *arpenteur obſcur*. L'épithète de *froid* pour le papier eſt bien froide: Si l'on deſſinoit un jardin anglois, il faudroit donc dire *le chaud papier?*

V. 157. *Le ſol le plus ingrat connoîtra la beauté.* Cela n'eſt pas vrai : le ſol le plus ingrat eſt celui qui ſe refuſe à toutes les cultures & à tous les embelliſſemens; & dès qu'il porte l'ingratitude au plus haut degré, il eſt au même degré incapable de ſe prêter aux moindres projets formés pour l'embellir. Que feroit, par exemple, M. de Lille d'un terrein qui n'auroit pas d'eau, & qui n'en pourroit point avoir? Ce ſeroit le ſol le plus ingrat. Quelle beauté connoîtroit-il? Les quatre interrogations ſuivantes, empruntées & imitées des Latins, donnent trop de ſéchereſſe à la Poëſie Françoiſe, dont la clarté eſt la beauté principale. Et toujours des accouplemens!

V. 164. *L'eau, lente à ſe trahir, peut-être eſt près d'éclore. L'eau lente* eſt d'une prononciation trop dure. *L'eau l'en, lon la*, &c. ſont proscrits. L'eau qui coule dans la terre ne ſe trahit point quand elle jaillit à ſa ſurface & de l'eau qui eſt *près d'éclore* n'eſt pas françois. Une fleur eſt près d'éclore, l'eau jaillit, s'élance ; rien de plus difficile à trouver que le mot propre. Racine pour l'avoir toujours employé, eſt le premier des Poëtes. La comparaiſon qui ſuit, imitée de Boileau, eſt lâche & ſurchargée d'épithètes qui affoibliſſent le ſtyle.

V. 182. *Que le ſage, du calme y goûte les douceurs ; l'heureux, ſes ſouvenirs, le malheureux, ſes pleurs.* Sans faire une querelle à M. de Lille ſur les premiers vers de cette tirade : *Avez-vous entendu des eaux, des prés, des bois*, &c. qu'un critique, plus difficile que moi, trouveroit être la répétition de ceux-ci, page 14, vers 7 : *N'avez-vous pas ſouvent aux lieux infréquentés*, &c. Sans inſiſter davantage ſur le retour fréquent & monotone de ces mots qui paroiſſent à tout moment trois à trois, quatre à quatre, & dont je ne parlerai plus, parce qu'il faudroit en parler trop ſouvent ; je dirai cependant que pour avoir donné trois régimes au verbe *goûter* dans les deux vers que je cite, il eſt deux de ces régimes pour qui ce verbe n'eſt pas le mot propre. Sa ſignification ſeroit forcée & ridicule, s'il falloit

dire : *Je goûte mes ſouvenirs, je goûte mes pleurs.* Il eſt reçu de dire : *je goûte les douceurs de la paix ;* on jouit de ſes ſouvenirs, de ſes douleurs ; on goûte du plaiſir à répandre des pleurs, mais on ne les goûte pas.

V. 192. *Abſurde parodie des traits que jette en grand la nature hardie.* Des jardins ne peuvent être la parodie des traits, &c. mais bien des beautés de la nature.

V. 204. *Déſoccupé*, mot nouveau. M. de Lille en a créé beaucoup ; mais il faut avoir ſon nom & ſon talent pour oſer faire recevoir des mots nouveaux à la Nation. Jeunes Auteurs, veillez ſur vous ; liſez Racine : il a rajeuni des expreſſions, a donné de la nobleſſe à mille autres, qui ſembloient devoir être à jamais proſcrites du ſtyle tragique, en leur aſſociant des mots nobles, ou en leur faiſant rendre de grandes idées. Racine eſt immortel, & n'a point créé de mots nouveaux. Cette tirade au reſte, eſt très-belle & pleine d'images. Je n'aime pas cependant la tête des arbres qui obéit à *l'haleine des vents. Haleine* eſt trop foible pour les vents. On dit : *l'haleine des zéphirs, le ſouffle des vents. Courir* eſt auſſi trop foible pour l'aquilon rapide ; *voler* étoit le mot propre. La courſe la plus rapide offre une idée bien inférieure à la rapidité du vol

des aquilons. L'image qui termine ce morceau, ne me paroît ni assez naturelle, ni assez saillante; elle est l'ouvrage de l'esprit, & devoit être celle du sentiment. La gêne & la roideur s'y font trop sentir.

V. 231. *Qu'en mobiles objets la perspective abonde.* Répétition; & toute répétition est fatigante, surtout dans la partie des préceptes qui, malgré les ressources de l'art, gardent toujours de la monotonie & de la sécheresse. *Faites courir, bondir & rejaillir cette onde.* L'onde ne bondit pas. Le bond est un saut que fait une personne, ou une chose qui abandonne la terre, & l'eau ne le fait jamais; d'ailleurs *bondir* ici n'est pas le verbe simple de *rejaillir*.

V. 237. *Je vois la chèvre pendre.* Imitation condamnable & condamnée justement de ce beau vers de Virgile :

Dumosâ pendere procul de rupe videbo.

Des roches *buissonneuses*, mot nouveau, créé par M. de Lille. *Fleuve accoutumé*, mot nouveau, par lequel M. de Lille a voulu rendre le *flumina nota* de Virgile. Ce mot a été condamné, & méritoit de l'être. *Accoutumé* se dit d'une personne & de tout ce qui est accoutumé à faire quelque chose, à

ſuivre certaines loix, mais ne peut s'employer ſans régime. *Les longs crins vagabonds* du cheval ne ſont pas meilleurs ; & *beau d'orgueil & d'amour*, eſt une expreſſion recherchée, & qui n'eſt point naturelle. *L'Amour embellit*, eſt une expreſſion reçue ; *l'orgueil embellit*, cela n'eſt pas vrai, & ne paſſera pas encore dans le Poème des Jardins : d'ailleurs, *beau d'orgueil* eſt la répétition de *ſuperbe*, qui eſt dans le vers précédent. A ces petites taches près, ce détail imité du P. Rapin, dont M. de Lille a développé l'idée, quant à la peinture du cheval, ce détail, dis-je, eſt plein de beautés du premier ordre.

V. 161. *Où l'œil n'eſpère plus, le charme diſparoît.* Ce vers eſt de la plus grande beauté ; il eſt ſimple, il eſt vrai. M. de Lille en a beaucoup de pareils ; mais il retourne enſuite ſa penſée, il l'étend, il l'affoiblit en la délayant dans les cinq vers qui ſuivent, & qui finiſſent par celui-ci : *Et l'eſprit inquiet déſenchante les yeux. Déſenchante*, mot nouveau, que l'on n'a point paſſé à M. de Lille. Il faut cependant convenir que l'on peut dire de lui :

Ingentes animos anguſto in pectore.....

Comment ! dans un Poème déjà exécuté par des concurrens, bien dignes de M. de Lille, ne pas ſe contenter

contenter des difficultés du ſujet ; s'en oppoſer à ſoi-même pour avoir la gloire de les ſurmonter ! Braver avec courage la critique, non-ſeulement en lui livrant ſon Poème écrit dans un ſtyle noble ſans enflure, hardi ſans effronterie, mais encore en le lui livrant plein de mots nouveaux, de tournures qu'on ne trouve nulle part, de rapprochemens d'expreſſions étonnées de ſe trouver voiſines ! & avec cela, dis-je, le faire paroître & forcer la critique à murmurer tout bas ! voilà du courage ! c'eſt frapper un coup de maître !

O tempora ! ô mores !

V. 280. *Dont ſeul Ermenonville offre encor des modèles.* Et pas un mot d'Ermenonville dans le Poème ! Dans le Chant des bois, à l'article du peuplier, quel touchant épiſode n'eût pas fourni le tombeau de Jean-Jacques ! il eût bien autant intéreſſé que celui du jeune Potavéri ; il pouvoit même figurer à côté, ſi M. de Lille n'eût pas voulu le ſacrifier.

V. 281 & 282. *Les jardins appelloient les champs dans leur ſéjour, les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.* Voilà ce qui s'appelle du recherché ! de l'entortillé ! Qu'eſt-ce que cela veut dire ? De la vérité, de la ſimplicité ! point de manières ! le Génie n'en a point.

V. 290. *Fouiller dans cette masse où dorment cent beautés.* La métaphore qui fait dormir les beautés d'un payſage dans une maſſe, eſt-elle bien claire, bien naturelle? Pour moi, j'avoue mon inſuffiſance, je n'y comprends rien. M. de Lille a ſouvent trop d'eſprit pour moi. C'eſt la ſeule choſe qui m'ait paru reprèhenſible dans ce tableau du génie qui voyage. On croiroit ſentir dans ce morceau du mouvement & de la chaleur; les vers ſont aſſez harmonieux, l'expreſſion noble, les images vraies. Que de défauts ſont effacés par les beautés d'un pareil morceau! mais des morceaux ne ſont point un Poème.

V. 321 &c. *L'es accidens heureux qui diſtinguent les champs.* Diſtinguer n'a pas en françois la ſignification qu'il a dans le latin, & c'eſt dans cette dernière acception que M. de Lille l'emploie. *Diſtinguer*, en françois, veut dire: *ne pas confondre*; en latin, il veut dire: *varier, embellir*, &c. M. de Lille a beaucoup d'expreſſions pareilles qu'il emprunte du latin, & qui ne ſont pas françoiſes. *Là, de leurs longues tours*, comme cet hémiſtiche eſt dur! *Et l'ardoiſe azurée qui court ſe perdre dans les cieux en ſommet aigu.* Qu'eſt-ce que cela veut dire? Jeunes Auteurs, voulez-vous ſavoir ſi des vers ſont bons? Décompoſez-les; détruiſez les inverſions; s'ils ne forment point alors de la proſe

bien noble, bien claire, bien harmonieuſe, les vers ne ſont pas bons. *Oublierai-je ce fleuve*, &c. Ces quatre vers ſont détachés, & ſemblent faire tomber le Lecteur de caſcade en caſcade; il lit un vers, & il tombe ſur un autre qui n'en eſt pas la ſuite. Il ne faut pas oublier le *cours* & les *rives* du fleuve; & puis, *mon œil pourſuit de loin les voiles fugitives*, ſans que j'aie ſu qu'il y en avoit auparavant.

V. 335. *Comme au bout d'un long tube une voûte la montre.* Il faut que j'entrevoie la mer dans l'enfoncement d'un profond berceau, comme une voûte la montre au bout d'un long tube. *Le tube d'une voûte*, voilà une expreſſion neuve! cette voûte * ne s'attendoit pas certainement ici à voir appeller *tube* ſa longueur. Et puis dans les vers ſuivans: *C'eſt d'une main avare que les hommes, les arts, la nature & le tems ſement autour de nous de riches accidens!* *Les hommes & les arts* ne ſont-ils pas la même choſe? *Le tems & la nature* en quoi ſont-ils différens? N'eſt-ce pas là remplir de mots ſes hémiſtiches? Et puis les champs de l'Auſonie, qui ſont des lieux toujours inſpirans! quelle afféterie! quelle petite recherche! quelle petite manière! Pourquoi

* Qui croiroit que cette voûte eſt une lunette?

ne pas peindre à grands coups de pinceau ? pourquoi faire une miniature roide & gênée, d'un tableau vaſte & magnifique ? Sont-ce les Petites-Maitreſſes qui conduiront M. de Lille au Temple de Mémoire où les Géorgiques lui donnent droit d'aſpirer ? Sont-ce ſes petites lectures de ſociété qui pourront l'y faire arriver ? M. de Lille, le ſeul Poète qui reſte, employer pour plaire les petites coquetteries de la Poéſie, & des coquetteries qu'une Muſe mâle & vigoureuſe comme la ſienne, doit trouver ſi au-deſſous d'elle ! Ecrivez pour des hommes, M. de Lille, écrivez pour tous les hommes de tous les tems, & quand nos Petits-Maîtres & nos Petites-Maitreſſes auront diſparu, vous vivrez encore. Pardon, M. de Lille, c'eſt votre ſuperbe deſcription de l'Italie que vous n'avez pas vue, qui m'a mis en colère contre *ce tube d'une voûte*, &c. Rien n'eſt plus déſolant que de trouver à côté de beautés du premier ordre, d'autres beautés vernies & plâtrées. Et quand on peut être noble, intéreſſant comme M. de Lille, on eſt coupable, & très-coupable, de ne pas l'être toujours.

Les huit vers qui ſuivent la deſcription de l'Italie ſont très-beaux, & finiſſent par un trait ſimple & naturel.

V. 377. *Mais avant de dicter des préceptes nouveaux*, &c. La comparaiſon des jardins réguliers &

anglois eſt belle, noble, juſte, & remplie de beaux vers. C'eſt un morceau digne de M. de Lille. La gêne de la meſure l'a forcé de mettre : *N'excluons l'un ni l'autre ;* il faut, *ni l'un ni l'autre.* C'eſt une bagatelle ; mais dans un modèle, je ne ſais pourquoi on imite plutôt les défauts que les beautés. On s'appuie d'un exemple, & l'on ſe permet des licences que l'art ne permet qu'au Génie. J'oublie en liſant le vers qui fait du jardin régulier, *un uſurpateur qui doit obtenir grace à force de grandeur,* j'oublie, dis-je, que M. de Lille a calomnié le P. Rapin. M. de Lille eſt plus raiſonnable & plus juſte en vers qu'en proſe. Sans peine j'abandonne les petits jardins froids & ſymmétriques aux traits du ridicule qu'il lance, quoique d'une manière un peu dure, & dans un ſtyle un peu roide & contourné. *Colifichet champêtre. Colifichet cham* eſt bien dur à l'oreille. Et puis *des allées, jamais ſolitaires, qui ont des ſœurs, & des berceaux qui ont des frères,* ce n'eſt plus là M. de Lille. Je le retrouve à Verſailles & à Marly ; mais je n'aime pas y voir un héros marcher *entouré de miracles, des arbres marier leur verte architecture à douze palais d'élégante ſtructure, & des fleuves qui s'enflamment aux feux d'un ſoleil pur. Pleuvoir en gouttes d'or, d'émeraude & d'azur ?* eſt une métaphore bien hardie : ſi on la paſſe, le vers eſt beau, & préſente une image on ne peut pas plus riche.

V. 404. *J'applaudis l'Orateur dont les nobles penſées roulent pompeuſement.* Des penſées qui roulent ! Qu'eſt devenu le ſtyle naturel ? qu'eſt devenu le mot propre ?

V. 408. *Du marbre, de l'airain que le luxe prodigue, des ornemens de l'art l'œil bientôt ſe fatigue.* Le marbre & l'airain ſont les ornemens de l'art ; ainſi l'un des deux eſt un pléonaſme, & malgré le repos du vers, *l'art l'œil* eſt bien dur. Et puis il n'eſt pas encore décidé que les bois, les eaux, les ombrages frais ne fatiguent jamais ; ils font mieux, ils ennuyent quelquefois ; & l'on a beſoin de faire quelque diverſion pour les revoir avec plaiſir. La femme la plus jolie ne plairoit pas toujours dans ſon négligé, ſi on la voyoit toujours, ſi on ne voyoit qu'elle, & cependant elle pourroit tous les jours varier ſon négligé. Le jardin le plus anglois qui exiſte, ſera toujours anglois de la même manière, & quand une fois on a tout vu, on deſire voir encore, & de là naiſſent la fatigue & l'ennui, quoiqu'effectivement plus tard. Les Thuileries reſpirent la grandeur & élèvent l'ame ; le Luxembourg, la mélancolie ; & l'on y va rêver ; le Palais Royal, la volupté, & c'étoit le rendez-vous des Graces : chacun choiſit à ſon goût. Mais quelquefois les Graces vont rêver au Luxembourg, les Mélan-

oliques s'égayer au Palais Royal, & les Gens à grands ſentimens, au ſortir des Thuileries, redeviennent des hommes ordinaires, & ſe livrent tour-à-tour aux charmes de la mélancolie, ou cèdent aux piquantes agaceries des Graces.

V. 413. *Regardez dans Milton.* Je crois Milton & M. de Lille des hommes vrais, comme hommes; mais comme Poëtes, je puis douter de la vérité de leurs deſcriptions. Quelle preuve ont-ils que le Paradis terreſtre fût un jardin anglois? Milton étoit Anglois, il a fait du Paradis un jardin anglois. Un François en eût fait un jardin régulier, s'il eût voulu donner de l'encenſoir à ſes compatriotes. L'Ecriture dit ſeulement que c'étoit un lieu charmant & plein de délices. D'après cela, chaque Poëte peut inventer des charmes & des délices. Plaiſanterie à part, Milton & M. de Lille pourroient bien avoir raiſon; du moins je le deſire, en liſant la deſcription charmante du Paradis terreſtre de notre Milton François. Ce ſeroit dommage qu'une peinture ſi fraîche & ſi jolie n'eût jamais eu d'original. Celui qui d'un mot fit tout, auroit cependant bien pu faire trouver des palais, des colonnes dans Eden; creuſer des canaux, les revêtir de marbre, aligner des allées, & former des boſquets bien taillés. M. de Lille eſt aſſez ſouvent beau quand il copie ou qu'il imite des beaux modèles.

D'ailleurs, excepté *les yeux* d'Eve *pleins de tendres rêveries*, ce morceau de M. de Lille termine richement ſon premier Chant ; & ſi c'eſt une répétition des préceptes dont ce Chant renferme la longue collection, c'eſt une répétition bien fleurie, bien fraîche, puiſque M. de Lille aime tant la fraîcheur : en un mot, on ne pouvoit ſe répéter avec plus de grace. Mais je ſuis fâché pour M. de Lille de le voir finir ce premier Chant par un vers tel que : *Riche de fruits, de fleurs, d'innocence & de joie.* C'eſt encore une tournure imitée du latin, & qui n'eſt pas françoiſe. *Riche* ſe conſtruit avec *en ;* on dit : riche *en prés, en vignes*, & non pas : riche *de prés, de vignes*, &c. enfin on n'a jamais dit : *riche d'innocence, riche de joie.* Ce que c'eſt que la fureur de ne vouloir pas penſer comme les autres !

NOTES

DU SECOND CHANT.

Vers 8. *LES rochers ſans oreilles*, ne ſont pas une métaphore naturelle, & préſentent une idée triviale & plaiſante.

V. 16. *Pompeuſement informes.* Voilà de ces expreſſions qui s'étonnent d'être voiſines l'une de l'autre ! On ne ſe figure pas aiſément ce que c'eſt que *les bras pompeuſement informes* d'un arbre.

V. 19. *Il tremble au moindre ſouffle. Tremble* n'eſt pas le mot propre, & d'ailleurs il n'eſt pas vrai qu'un arbre tremble au moindre ſouffle. Son feuillage eſt agité, ſes branches ſe heurtent, s'éloignent, ſe rapprochent, mais c'eſt quand un vent conſidérable ſe fait ſentir, l'arbre le plus petit ſe courbe, le plus foible roſeau plie; mais ils ne tremblent ni l'un, ni l'autre.

V. 23. *Il change inceſſamment pour orner la nature, ſa taille, ſa couleur, ſes fruits & ſa verdure,*

Inceſſamment n'eſt pas le mot propre. Il ſignifie, *en peu de tems, ſans délai*, & non pas *ſans ceſſe, à tout moment*, comme M. de Lille paroît le croire. D'ailleurs ces deux derniers vers ne ſont qu'une répétition faſtidieuſe des dix qui ſont avant, & qui ne ſont eux-mêmes que la même idée retournée *ſans ceſſe*, & non pas *inceſſamment*.

V. 30. *Epanche une ombre immenſe. Répand* vaudroit mieux, & la raiſon en eſt ſimple. *Epancher*, c'eſt *répandre doucement*, & *un bois profond, ſauvage, ténébreux*, ne répand pas doucement, mais à grandes maſſes, une ombre immenſe. J'avoue cependant que, ſi M. de Lille étoit moins recherché par-tout ailleurs, je ne lui aurois pas fait une querelle pour ſi peu de choſe.

V. 36. *Tels, ſi la paix des champs peut rappeller la guerre.* Ce vers eſt un pur galimathias, à tout le moins. Eſt-ce la paix des champs qui rappellera la guerre? eſt-ce la paix qui rappellera la guerre des champs, pour l'envoyer ailleurs? On n'y connoît rien. Toute inverſion doit être aiſée & naturelle, ſans cela les vers ſont louches & obſcurs. M. l'Abbé de Lille le ſait bien, auſſi n'eſt-ce pas pour lui que je le dis. Je crois cependant que l'obſcurité que je lui reproche ici, vient de ce que *rappeller* n'eſt pas le mot propre, & qu'il laiſſe une idée vague &

foible d'une chose bien pensée. Cette comparaison d'ailleurs est fort juste & très-belle.

V. 49. *Que l'arbre honteux se cache dans la foule.* L'arbre honteux ne s'entend pas tout seul ; l'idée n'est qu'annoncée & point finie. De quoi est-il honteux cet arbre ? de paroître ? de montrer sa difformité ? Il falloit le dire. Tout vers qui a besoin de commentaire, ne peut pas être bon.

V. 53. *Que toute sa tribu, se rangeant à l'entour s'écarte avec respect, & compose sa cour.* Il paroît d'abord qu'il y a une contrariété entre se ranger à l'entour de quelqu'un, & s'en écarter ensuite avec respect. On dit d'ailleurs, *se ranger, se tenir à l'écart.* Il me paroît que *s'éloigne* étoit ici le mot propre, parce qu'il ne peut signifier que *se tenir plus ou moins éloigné ;* au lieu que *s'écarte* peut souvent presenter une idée triviale.

Il me vient ici une idée, & la lecture des vers qui suivent, l'a fait naître. Dans un Poème des Jardins irréguliers, il semble que M. de Lille ait pris à tâche d'arranger ses vers, ses pensées, ses expressions dans l'ordre le plus symmétrique. Chaque tournure a son contraste, ou son antithèse ; il résulte de là une monotonie, une sécheresse

dégoûtante que ſes plus beaux vers & même ſes excellens morceaux, car il en a quelques-uns, ne peuvent contrebalancer.

V. 69 & 70. *Mais un plus doux délire habite vos déſerts, & vos antres encor nous inſtruiſent en vers.* Qu'eſt-ce que c'eſt qu'un délire qui habite un déſert, & des antres qui inſtruiſent en vers? Cela pourroit être plus clair & plus naturel.

V. 79. *Plus loin, marquant le ſol de leurs feuilles légères, quelques arbres épars joueront dans les clairières.* Qu'eſt-ce que c'eſt encore que des arbres épars qui marquent le ſol de leurs feuilles légères? Cela veut-il dire couvrir le ſol? Ou bien ſi c'eſt l'ombre de ces feuilles qui fera une marque mobile ſur la terre? En vérité, c'eſt dommage que l'on ne mette pas de tems en tems quelques tirades de ce Poëme dans le Mercure, elles pourroient ſervir d'énigmes & de logogriphes.

V. 85. *De détails trop fréquens, d'objets minutieux, n'allez pas découper ſon enſemble à nos yeux.* Ceci n'eſt pas encore intelligible. *Découper un enſemble de détails trop fréquens.* On découpe quelque choſe *en* ou *par morceaux*, & non pas *de morceaux*.

V. 91. *Du tems, des eaux, de l'air n'effacez point la trace.* Je conçois que le tems & les eaux laiſſent

laiſſent une trace, mais l'air quelle trace laiſſe-t-il ? & où en laiſſe-t-il ? Seroit-ce dans des ruines ? Cela s'appelle les ravages du tems. Ainſi à tout le moins l'air ou le tems ſeront inutiles dans ce vers, puiſqu'ils ſont pléonaſme. Indépendamment de ces petites fautes, les deux morceaux du bois & du bocage ſont bien faits. Les caractères de l'un & de l'autre ſont bien prononcés, & les couleurs ſont celles qui convenoient au ſujet.

V. 115. *Vaſte ſcène, où des mœurs, de la vie & des âges, l'eſprit avec plaiſir reconnoît les images.* M. de Lille finit par ces vers le tableau d'une forêt compoſée d'arbres jeunes & vieux, rampans ou élevés, foibles ou tyrans, & ces derniers, ajoute-t-il, épuiſent, par la loi du plus fort, les autres des tributs de la ſève; voilà auſſi le tableau de la vie! La penſée eſt belle & heureuſe. Mais pourquoi n'eſt-ce pas le cœur qui reconnoît ce tableau ? Le vers avoit la même meſure. M. de Lille n'a-t-il que de l'eſprit ? Pourquoi l'eſprit reconnoît-il ce tableau avec plaiſir ? La dernière idée qui reſte, c'eſt celle d'un arbre tyran qui vit aux dépens des arbres foibles ou rampans; cette idée-là n'eſt pas gaie, & ne doit pas faire plaiſir.

V. 122. *Viens rompre enfin l'inſipide niveau, briſe la triſte équerre ou l'ennuyeux cordeau.* Voilà dire

la même chose en trois hémistiches : un seul suffisoit.

V. 139. *Ah ! songez que du tems ils sont le lent ouvrage.* Tous ces monosyllabes rendent ce vers bien dur. Il falloit être Racine pour faire tout un vers avec des monosyllabes, & le faire doux, coulant, harmonieux.

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

Quelle grace ! Ce vers est un de ceux que l'on sent si bien, parce qu'il parle au cœur, en chatouillant l'oreille.

V. 157. *O Versaille ! ô regrets !* &c. Voici vraiment un morceau de Poésie, il est si beau, qu'il fait oublier les plus grandes fautes. Il est plein d'images nobles, grandes & quelquefois touchantes, d'idées vraies, fines & délicates. Il faudroit le transcrire en entier pour en faire sentir tout le mérite. Si tout le Poème de M. de Lille eût été rempli d'autant d'intérêt que ce magnifique épisode, si son style eût été par-tout aussi pur & aussi châtié, on auroit peut-être oublié le défaut d'ordre qui s'y fait sentir Ce morceau est frappé au coin du vrai talent, je dirois même du génie ; aussi me garderai-je bien de le profaner, en y cherchant quelque chose

à reprendre ; tant pis pour qui, lisant ces beaux vers, a par malheur l'esprit encore assez libre pour y trouver des fautes !

V. 201 & 202. *Et le charme des bois aux côteaux suspendus.* Cette métaphore me paroît trop hardie, des bois ne sont pas suspendus à des côteaux. *Et la pompe des bois dans la plaine étendus.* *Etendus* n'est pas le mot propre, & exprime précisément le contraire de ce que M. de Lille a voulu dire. *Etendu dans la plaine*, ne signifie pas *qui s'étend*, mais *qui est couché dans la plaine ;* or, certainement M. de Lille n'a pas voulu dire que les bois étoient couchés dans la plaine.

V. 227 & 228. *De moment en moment la feuille sur la terre, en tombant interrompt le rêveur solitaire.* Je ne crois pas que le goût puisse être content de voir un si petit incident que celui d'une feuille qui tombe, interrompre les grands effets que présente à l'imagination la décadence de la nature dépouillée par les Aquilons du reste de ses ornemens. Et que me fait à moi dans ce deuil de la nature une feuille qui se détache d'un arbre ? Il falloit peindre à grands traits. Ce morceau, dans son genre, est bien inférieur à l'épisode de Versailles, parce que M. de Lille au lieu de s'enfoncer dans une sombre mélancolie, se laisse distraire par

la chûte d'une feuille. C'eſt que ſon ſentiment n'eſt pas aſſez profond.

V. 248. *Oh ! que ſi moins preſſé du ſujet qui m'entraîne*, &c. *Oh ! que ſi moins*, voilà un bien mauvais commencement de vers. Ce morceau eſt imité de Virgile. Il regrette de ne pouvoir chanter les Jardins, & perſonne ne l'avoit entrepris avant lui ; mais il eſt preſſé de finir ſes Géorgiques, & en continuant ſa route, il adreſſe aux jardins des vers pleins de grace & de ſenſibilité. M. de Lille preſſé de finir ſes Jardins, adreſſe aux arbuſtes des regrets de ne pouvoir s'occuper d'eux. Mais le P. Rapin s'en eſt occupé, cela nous conſole. Il y a beaucoup d'adreſſe à M. de Lille de s'être approprié cette tranſition délicate qui amène ſi naturellement une deſcription courte & vive des arbriſſeaux qu'il ne veut pas chanter.

V. 267. *Et qu'au front de l'année ſa guirlande de fleurs ne ſoit jamais fanée.* Voilà une expreſſion qui vient du latin, & que l'uſage n'a pas encore franciſée. On cherche à quoi ſe rapporte *ſa*, & on ne le trouve pas ſans peine. D'ailleurs, revenons à la pierre de touche : *Et que ſa couronne de fleurs ne ſoit jamais fanée au front de l'année*, fait-il de la proſe bien noble, bien claire, bien harmonieuſe ? Non ; la tournure & l'inverſion ſont défectueuſes.

V. 275. *Ainſi l'adroite Eglé, prolongeant ſon empire, au déclin des beaux ans ſait encor nous ſéduire.* Cette comparaiſon eſt ridicule & indigne du genre noble & ſérieux. M. de Lille n'a pas fait ces deux vers-là pour la poſtérité maſculine.

V. 287. *Au milieu des champs nus*, comme cet hémiſtiche eſt dur ! comme il tombe lourdement ſur le monoſyllabe ! En général, le reſte de cette tirade eſt rocailleux & déſagréable à l'oreille & à la prononciation. Celle des jardins de Mouceaux eſt d'une verſification plus douce, mais point encore aiſée & naturelle.

V. 309. *Souvent quand l'étranger jouit de vos ombrages, déjà leur poſſeſſeur languit ſans intérêt. Sans intérêt* ne veut pas dire *ſans être intéreſſé, ſans être touché, ſans prendre intérêt ;* & puis, pourquoi d'un vers à l'autre ce bruſque paſſage de la ſeconde à la troiſième perſonne ; cela dérange le ſens & déroute l'imagination.

V. 312. *Oh ! combien des Lapons l'uſage heureux m'enchante.* Il y a des longueurs dans ce morceau, parce que M. de Lille promène trop ſon Lecteur avant de lui expliquer cet uſage des Lapons qui eſt vraiment heureux & touchant, & qui ſert de tranſition au morceau qui amène la naiſſance du Dau-

phin. Mais je n'aime pas à la fin de cette tirade des *boſquets habités de ſouvenirs*, cela eſt trop recherché; *des amis abſens qui embelliront leur ombre*, ne me plaît point davantage par la même raiſon. *Embelliront* n'eſt pas le mot propre; M. de Lille vouloit dire, vous feront trouver leur ombre plus agréable, plus délicieuſe, plus belle, & il appelle cela *embellir l'ombre*.

V. 332. *Mais tandis que tu chantes.* Ce moment d'enthouſiaſme me paroît bien beau & bien naturel. Il va toujours à mon ame, & c'eſt un des endroits que j'ai lus le plus ſouvent. Les neuf premiers vers ſont pleins de chaleur & de force. Mais après, mais la fin eſt longue, entortillée, & ſe traîne ſans force & ſans vigueur. C'eſt une ſyrène charmante par en-haut, & par en-bas c'eſt une queue de poiſſon à replis tortueux. Enfin, j'avouerai que je n'aime pas que M. de Lille faſſe de notre Dauphin, le frère d'un laurier, ni même d'un myrte, quoique l'un & l'autre ſoient nés pour couronner les Bourbons. L'idée de ce boſquet, planté en mémoire de la naiſſance d'un Rejetton de nos Rois, étoit attendriſſante, elle finit par être ridicule.

V. 363. *Au plaiſir voulez-vous joindre encore la gloire?* Comme l'*e* muet d'*encore* fait traîner ce vers languiſſamment? Je crois qu'il faut abſolument de

deux choſes l'une, ou mettre *encore* à la fin du vers, avec ou ſans l'*e* muet; ou bien dans le corps d'un vers ne lui en point donner, à moins qu'il ne faſſe éliſion avec une voyelle ſuivante.

V. 375. *Dans vos champs enrichis par des hymens nouveaux, des ſucs vierges encore eſſayez le mélange.* Il y a dans ces deux vers deux idées contraires, l'une que les champs ſont enrichis par des hymens, l'autre que les ſucs des arbres mariés ſont vierges encore après l'hymen: cela n'eſt pas clair; mais en revanche cela eſt aſſez maniéré & aſſez précieux!

V. 382. *Oſez: Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.* Ce vers eſt incroyable à force de hardieſſe; & pour être beau, il ne lui manque que d'être vrai.

Le reſte de ce Chant m'a paru beau & plein de chaleur. L'épiſode du jeune Potavéri, dans un autre genre que celui de Verſailles, réunit bien autant de qualités. M. de Lille ſemble vouloir y parler au cœur, & l'on ſent avec étonnement une eſpèce de ſenſation attendriſſante qui paſſe malheureuſement auſſi rapidement qu'un éclair, mais qui ne laiſſe pas d'affecter doucement ceux qui ont l'ame douée d'une ſenſibilité facile à s'émouvoir.

NOTES

DU TROISIÈME CHANT.

Vers 1. *JE chantois les jardins, les vergers & les bois.* M. de Lille a certainement rêvé les deux tiers de ce vers-là. Je n'ai encore vu que deux Chants. Le premier eſt rempli de préceptes concernant la manière de choiſir des points de vue, d'enchaîner d'heureux accidens à ſes plants, &c. Tout cela appartient aux payſages qu'il ne faut point confondre avec un jardin, du moins à ce que je crois. M. de Lille le croit ſi bien auſſi, qu'il prépare un Poème ſur les payſages. Il n'y a donc rien d'applicable directement aux jardins dans le premier Chant, que la définition des jardins anglois & françois, la deſcription d'un petit jardin meſquin que M. de Lille couvre de ridicule, parce qu'il veut imiter un vaſte jardin régulier, & l'épiſode du jardin du Paradis terreſtre. Si c'eſt là parler des jardins, comme on le devoit dans près de cinq cens vers, je me ſuis donc bien trompé, lorſque j'ai cru, avec tout le monde, que ce premier Chant n'étoit qu'une préparation ſèche & monotone aux trois ſuivans,

où je croyois que M. de Lille parleroit réellement des jardins.

Dans le second chant, M. de Lille croit-il avoir mieux parlé des vergers quand il lui est échappé deux fois le mot de *fruit* au commencement, & quand il dit dans six vers :

* Combien d'arbres, de fruits, de plantes & de fleurs,
Dont l'art changea le goût, les parfums, les couleurs :
La pêche a dû sa gloire à ces métamorphoses.
D'un triple diadème ainsi brillent les roses,
De son panache ainsi l'œillet s'enorgueillit.
Osez : Dieu fit le monde, & l'homme l'embellit.

Ces six vers sont l'abrégé de tout le Poëme. L'Auteur y veut parler des vergers, il y mêle les plantes & les fleurs. A côté de la pêche, il place la rose & l'œillet; rien n'est a sa place, rien ne suit une marche sûre. Il est vrai que M. de Lille ajoute que nous devons imiter le fier Romain qui *porta dans l'Ausonie, le prunier de Damas, l'abricot d'Arménie, le poirier des Gaulois*, fruits de ses conquêtes; & ensuite faire comme les Gaulois, nos pères, qui conquirent la vigne sur les Romains eux-mêmes.

---

* Imitation du P. Rapin.

Voilà donc cinq arbres fruitiers de nommés, & on a parlé des vergers ! Ce plan-là eſt commode, très-commode.

Quant aux bois, il eſt clair que M. de Lille en a parlé dans ſon ſecond Chant tout entier; & il ne parle même de quatre arbres fruitiers, dont il compoſe les vergers, que comme faiſant une partie des bois en qualité d'arbuſtes. Il traite avec autant d'injuſtice les fleurs que les fruits, comme nous allons le voir, & cependant il croit chanter les jardins.

V. 2. *Quand le cri de Bellone a retenti trois fois, à ces cris*, &c. L'idée de ces vers eſt poétique, l'expreſſion ne l'eſt pas. Et puis dans un vers c'eſt un cri qui retentit trois fois, & dans l'autre, ce ſont pluſieurs cris qui ne retentiſſent plus.

V. 15. *Déjà j'ordonne aux fleurs de croître pour vos têtes*. Nous verrons tout-à-l'heure ſi vous tenez parole à nos Guerriers.

V. 17. *Je prépare pour vous le murmure des eaux*. *Préparer un murmure*, je n'entends pas ce que cela veut dire. Je ſouhaite que d'autres trouvent cette expreſſion françoiſe.

V. 20. *Tranquilles vous direz la gloire de nos armes. Dire la gloire* eſt trop foible, & n'eſt pas le mot propre. C'eſt une expreſſion empruntée du latin; mais je conſeille aux jeunes Poëtes de ne s'en ſervir que quand ils la trouveront ailleurs que dans le Poëme des Jardins.

V. 27 & 28. *Tout étoit nu, brûlant, mais enfin l'Angleterre nous apprit l'art d'orner & d'habiller la terre.* Ces vers ſe traînent bien nonchalamment & ſont bien proſaïques, malgré l'expreſſion d'*habiller la terre*, qui eſt d'un recherché qui déplait. D'ailleurs, il faut habiller avant que d'orner, à moins que l'habillement ne ſoit lui-même une parure, en ce cas le plus fort l'emporte, & l'on n'exprime que la plus belle idée.

Il m'en vient une au ſujet de *tout étoit nu, brûlant* & du ſable dont les allées de nos jardins étoient couvertes Le P. Rapin, tout en chantant les jardins régu'iers, ne manquoit pas de goût, comme M. de Lille le lui reproche avec autant de dureté que d'injuſtice, il en avoit au contraire beaucoup; je dis plus, il l'avoit déjà très-anglois. Les jardins de ſon tems étoient ſymmétriques; les mieux peignés, étoient les plus beaux; il en parle comme par néceſſité: mais il recommande la variété & la liberté. Tantôt il veut que les arbres

forment d'épaiſſes forêts, ou des ailées majeſtueuſes qui ſe montrent ſous mille formes variées, & ſoient couvertes de ſable & même de gazon, comme dans les jardins anglois ; tantôt il défend de réduire les eaux en eſclavage ; & s'il permet quelquefois de les enfermer dans des lits ou des baſſins de marbre, il ordonne plus ſouvent de les faire ſerpenter au milieu des fleurs & de la tendre verdure. Liſez, & vous rendrez juſtice au goût du P. Rapin, qui, au milieu des Tuileries & de Fontainebleau, avoit déjà les mêmes idées que M. de Lille.

V. 39 & 40. *Du reſte compoſez une riche pâture, & que vos ſeuls troupeaux en faſſent la culture.* Voilà de l'obſcur & de l'entortillé. Peut-on dire que des troupeaux qui broutent de l'herbe, font la culture d'un gazon.

V. 41. *Ainſi vous formerez des nourriſſons nombreux.* Répétition du vers : *compoſez une riche pâture : des engrais pour vos champs.* Il ne faut point s'arrêter ſur cette idée. *Des tableaux pour vos yeux.* Et toujours, toujours, toujours de ces accouplemens qui font languir l'imagination, & détruiſent l'intérêt !

V. 43, 44 & 45. *Ne rougiſſez donc point, quoique l'orgueil en gronde, d'ouvrir vos parcs au bœuf, à la*

la vache féconde, qui ne dégrade plus ni vos parcs, ni mes vers. Miſéricorde ! comme ils ſont durs ces vers ! mais, grace au ciel, voilà le pas franchi. M. de Lille a eu la hardieſſe de mettre le mot *vache*, & plus loin celui de *dindon*, dans un Poëme, & ces noms ne dégraderont plus ni ſes vers, ni les parcs, ni les baſſe-cours. C'eſt lui qui le dit. Ainſi le mot a paſſé. Cependant il me permettra d'en douter. Regardez avec quelle adreſſe, avec quel goût Racine haſarde dans Athalie le mot de *chien*, quelles précautions pour ne point choquer l'oreille ni l'imagination ! comme il a ſoin de faire accompagner ce mot d'une idée forte ! comme les vers en ſont harmonieux & coulans ! Pour faire paſſer le mot de *vache*, M. de Lille fait préciſément le contraire. Il n'y a point dans tout ſon Poëme de vers plus durs, plus rocailleux, plus déſagréables ; & après les avoir lus, on eſt encore mille fois plus violemment indiſpoſé contre l'animal lourd & peſant qui nous a valu ces trois vers peut-être plus lourds & plus peſans que lui. Ainſi, je crois que le mot *vache* ne paſſera pas encore de cette fois-ci. Ne vous découragez pas, M. de Lille, une autre fois vous ſerez plus heureux.

V. 48. *Craignez pour eux l'ennui des cadres uniformes.* Ce ſeroit pour nous que l'ennui ſeroit à craindre, & point pour les gazons. M. de Lille fait

encore très-ſouvent rimer les compoſés avec les ſimples. C'eſt une licence qui n'eſt point permiſe.

V. 52. *Que tantôt dans les bois, dont l'ombre les embraſſe, d'un air myſtérieux ils aillent* (les gazons) *ſe cacher, & que tantôt les bois les reviennent chercher.* Imitation ou répétition de ces vers du premier Chant, où M. de Lille dit : *Les jardins appelloient les champs dans leur ſéjour, les jardins dans les champs vont entrer à leur tour.*

V. 54. *Voulez-vous mieux l'orner,* &c. Voici le ſeul endroit où M. de Lille parle des fleurs, comme il parle de tout, il eſquiſſe & ne finit rien. Il eſt pour ſon Lecteur, ce qu'étoit pour Tantale l'eau qui couloit au bord de ſes lèvres ſans qu'il pût boire. Il promet, & manque à ſa promeſſe comme un Gaſcon. Il parle des fleurs de la manière la plus ſèche & la plus aride, celle des préceptes. Le P. Rapin avoit épuiſé la matière, il eſt vrai, & M. de Lille ſe tire en homme adroit d'un pas très-épineux. Il ſe contente de faire des bouquets ſans graces, avec des fleurs que ſon Rival lui livre fraîches & brillantes. Si jamais je faiſois imprimer le Poème du P. Rapin, je l'intitulerois : *Supplément au Poème des Jardins de M. de Lille ;* & l'on verroit que ce que ce dernier n'a point dit, valoit beaucoup mieux que tous ſes préceptes froids, compaſſés & mis en

vers, dont une critique ſaine & impartiale peut encore lui diſputer le mérite, la préciſion & le naturel. Car j'aurois fait un volume quatre fois plus gros que le ſien, ſi j'avois voulu, comme je me l'étois d'abord propoſé, relever toutes les affèteries, les mots précieux, les expreſſions recherchées dont regorge ſon ſtyle. Il donne des ſecouſſes ſi fortes, que quiconque a lu tout ſon Poème, a les oreilles auſſi briſées & auſſi meurtries, qu'un pauvre voyageur auroit le corps, après avoir fait ſeize ou dix-ſept cens lieues dans le coche, à travers un pays où tous les élémens ſeroient encore dans le chaos les plus embrouillé.

C'eſt en diſant aux fleurs en ſtyle de madrigal : *Simples tributs du cœur, vos dons ſont chaque jour offerts par l'amitié, haſardés par l'amour*, que M. de Lille cherche à jetter un vernis de ridicule ſur les fleurs du P. Rapin ; tandis que la violette, l'impériale, la roſe & l'anémone de ce dernier l'emporteront aux yeux d'un Poète, ſur tous les meilleurs morceaux de M. de Lille.

Enfin, j'ai lu avec la plus grande attention ce morceau où M. de Lille croit parler des fleurs, & j'ai ſenti avec le Public, qui ne s'en douroit pas encore, qu'il faut qu'il imite ou copie d'excellens modèles pour être dans ſa ſphère. Qu'il en ſorte,

il eſt vague, froid, ſans couleur & ſans aucune phyſionomie.

Encore un mot du pauvre P. Rapin. Il n'a point de goût, dit M. de Lille. Voici la preuve du contraire, & je la tire des épiſodes mêmes qu'on peut lui reprocher d'avoir trop prodigués. Quel goût! que de délicateſſe! que de variété dans ces épiſodes! Ici, c'eſt Flore dont la beauté paroît trop négligée, & qui permet qu'on mette dans ſa chevelure une couronne de fleurs mêlées de buis ; cette parure relève ſes charmes, & bientôt les buis embelliſſent les fleurs des jardins.

Là, c'eſt une Nymphe timide & modeſte qui, pour éviter l'amour d'Apollon, cherche le fond des vallées, l'ombre des boſquets & les bords des fontaines les plus cachées; plus elle ſe cache, plus elle paroît belle : voilà la modeſte violette. Jamais métamorphoſe fut-elle plus délicate & plus naturelle!

La tulipe eſt bigarrée de mille couleurs. C'eſt une Nymphe, fille de Protée, qui de ſon père a reçu le don de prendre toutes ſortes de déguiſemens ; elle eſt changée en tulipe, & reſte encore fidèle à ſon art & aux couleurs qu'elle avoit aimées.

La roſe eſt la reine des fleurs! La roſe eſt le ſymbole de la pudeur & de l'innocence ! C'eſt qu'elle doit le jour à une Reine qui fuyoit les nœuds de l'Hyménée. Son Peuple la place ſur les autels de Diane : mais la Déeſſe irritée, la change en roſe, & ſon Peuple en épines, qui entourent encore ſa reine pour la défendre. Elle avoit trois amans ; l'un devient vermiſſeau, l'autre bourdon, le dernier, papillon. Ce ſont encore les trois amans de la roſe. Voilà un épiſode ; il vaut ſeul tous ceux de M. de Lille, ſur leſquels il a encore l'avantage d'être écrit d'un ſtyle pur, harmonieux, élégant & digne de Virgile.

L'anémone croît au milieu des frimats, la neige environne ſon berceau. C'eſt un effet de la jalouſie & de la vengeance de Flore. Anémone plaît au mari de la Déeſſe, & ſouffre que Zéphire ſolâtre innocemment avec elle : Anémone n'eſt plus qu'une fleur qui garde ſon nom, & Flore la condamne à naître pendant l'hiver.

Mais j'oubliois que j'ai traduit ces mêmes épiſodes ; que l'on ne regarde pas ceci comme une répétition, mais comme un hommage que je devois au goût du P. Rapin, injuſtement attaqué par M. de Lille. C'eſt encore la vérité & non une fauſſe modeſtie qui me fait prier mon Lecteur de croire que, s'il y a

des fautes dans mes vers, elles ſont toutes de moi, & que le P. Rapin n'en a fait aucunes dans tous ces morceaux de poéſie.

(les rochers)
V. 114. Mais de quelque beauté que *ces maſſes* les parent*,
Si le ſol n'offre point ces blocs majeſtueux,
De la nature en vain rival préſomptueux,
L'art en voudroit tenter une infidèle image.
Du haut des vrais rochers, ſa demeure ſauvage,
La nature *ſe rit de ces rocs* contrefaits,
D'un travail impuiſſant avortons imparfaits.

Liſez ces vers ſi vous le pouvez ; voyez comme ils ſont durs ! comme on a fatigué pour aſſembler tous ces mots terminés par des rimes ! *Que ces maſſes les parent*, comme cela eſt harmonieux ! *L'art en voudroit tenter !* comme cette prononciation eſt douce ! *Se rit de ces rocs ! Rit rocs !* comme ce cliquetis de voyelles & de conſonnes eſt agréable à l'oreille ! comme le dernier vers de cette tirade eſt frappé. C'eſt le plus beau de tous, il eſt vrai qu'il eſt une répétition de celui qui dit que *l'art voudroit tenter vainement une infidèle image*. Comme ce morceau a dû coûter à M. de Lille ! Il pouvoit s'épargner cette peine. Il avoit déjà dit la même

* Les jardins.

choſe bien plus agréablement, & ſur-tout avec plus de préciſion dans ſon premier Chant.

Vos ſoins infructueux
Vainement combattoient un terrein montueux ;
Et dans un ſol égal, un humble monticule
Veut être pittoreſque, & n'eſt que ridicule.

Ces vers ſont bons, ils ſuffiſoient. Il a voulu faire mieux, il a fait plus mal. Cela prouve à M. de Lille que le mieux eſt toujours l'ennemi du bien.

V. 124. *Que je m'y ſens ſaiſi d'un agréable effroi.* Il faut cependant convenir que nous devons avoir beaucoup de reconnoiſſance pour M. de Lille, qui veut rendre tout agréable juſqu'à l'effroi. Il n'y a que ſes vers qui aient réſiſté à ſon pouvoir. C'eſt un malheur. Sans cela notre reconnoiſſance étoit au comble.

Voulez-vous ſavoir la véritable raiſon pourquoi, même dans ſes plus beaux morceaux, la verſification de M. de Lille eſt gênée ? C'eſt que ſon eſprit ſeul a fait ſes vers ; c'eſt que ſon cœur n'étoit point de la partie ; c'eſt qu'il n'a ſongé qu'à faire des vers, à choiſir des mots, à oppoſer des contraſtes, à faire des antithèſes, à varier ſes tournures, à interrompre ou prolonger ſes meſures. Il a réuſſi

à faire un ouvrage de méchanique, où cependant la lime douce n'a pas encore passé ; mais il laisse notre cœur aussi tranquille que le fut le sien en écrivant ses vers. C'est un des défauts essentiels de M. de Lille. J'en parle souvent, c'est qu'il se fait sentir par-tout, & qu'il ne faudroit presque parler que de cela.

V. 139. *Ces charmes sont les bois.* Tout le second Chant a traité des bois, le premier en a beaucoup parlé, les voici qui reviennent encore sur la scène. Défaut d'ordre, défaut de sensibilité, vous produisez de bien mauvais effets !

V. 153 & 154. *J'aime à voir leur front chauve* (des rochers) *& leur tête sauvage, se coëffer de verdure, & s'entourer d'ombrage.* On reconnoît les tableaux de l'Ecole Françoise au rose & blanc ; on reconnoît de même M. de Lille à ces recherches puériles d'expressions & à ce faux brillant de *coloris* qu'il nous donne pour un beau ton de couleur. A-t-on jamais dit en style noble que *le front chauve & la tête sauvage* (front & tête, pléonasme) *d'un rocher se coëffoit de verdure*? &c. Pourquoi ne pas penser comme les autres ?

Le voilà ce poignard qui du sang de son maître
S'est souillé lâchement : il en rougit, le traître !

Grace à M. de Lille, nous allons revenir aux tems où l'on écrivoit ces jolies choſes ! où les penſees étoient ſi naturelles, & les expreſſions ſi bien choiſies !

V. 156. *Un terrein moins ingrat vient-il rire à vos yeux ?* Après un rocher coëffé de verdure, il falloit bien trouver un terrein qui rit. L'un vaut l'autre.

V. 183 & 184. *Eh bien ! ſi vos ſommets jadis tout dépouillés, ſont, grace à mes leçons, richement habillés.* Ce n'eſt plus un front coëffé de verdure, ce ſont des ſommets richement habillés. M. de Lille varie ſes expreſſions & ſes idées, comme vous voyez. Molière ! comment parloient tes Précieuſes Ridicules ?

V. 289. *Tant du doux bruit des eaux l'influence eſt puiſſante ! Tant du doux bruit des eaux !* que cet hémiſtiche eſt doux & harmonieux ! mais ce n'eſt rien que cela. Pourquoi M. de Lille trouve-t-il ſi puiſſante l'influence du doux bruit des eaux ? Vous allez croire que c'eſt parce que ce doux bruit a conſolé un malheureux dans le déſeſpoir ? Point du tout : c'eſt tout bonnement, parce que la ſérénité renaiſſoit dans le cœur de M. de Lille, à l'aſpect d'un ruiſſeau, dont il alloit *viſiter les conſolantes ondes, lorſque les chagrins ſombres, que de*

la nuit encore avoient noircis les ombres, avoient accablé ſa penſée & flétri ſes ſens. J'avoue que *le murmure & le frais des eaux vagabondes* de ce ruiſſeau étoient bien puiſſans, puiſqu'ils ſuſpendoient des chagrins ſi fort noircis par les ombres de la nuit !

Comme ces vers ſont lâches, traînans, diffus & chargés d'épithètes inutiles, ou précieuſement recherchées !

V. 317. *Roule, des feux du jour au loin étincelante.* M. de Lille a des idées bien variées ! Ici l'onde de la rivière étincelle des feux du jour ; là, l'or des feux du jour ſe contemple ſur les nappes bleuâtres de la caſcade ; plus loin, des fleuves montent en gerbes & s'enflamment dans l'air aux feux d'un ſoleil pur ! M. de Lille, dont la mémoire eſt ſi bonne, en a un peu manqué dans ces différens inſtans.

Je ne m'arrêterai pas à détailler les caſcades, les jets-d'eaux, les ruiſſeaux, les rivières que M. de Lille a empruntés du P. Rapin. Son ſtyle eſt toujours le même, toujours même recherche, même précieux. On peut comparer les deux Poëtes. Heureux qui pour faire cette comparaiſon, pourra lire le P. Rapin dans l'original ! Paſſons à la deſcrip-

tion de Moulin-joli, & voyons si elle mérite sa renommée.

V. 341. *Malheur à qui feroit mieux qu'elle.* C'est de la nature que parle M. de Lille. Malheur à qui feroit mieux que la nature! C'est une pensée sublime ; mais elle contredit un peu celle-ci du premier Chant :

Ce que votre terrein adopte avec plaisir,
Sachez le reconnoître, osez vous en saisir.
C'est mieux que la nature, & cependant c'est elle.

Ainsi, selon M. de Lille, malheur à qui reconnoît ce que son terrein adopte, & qui s'en saisit ; parce qu'il fait mieux que la nature ! C'est par ce vers contradictoire aux trois que je viens de rappeller, que M. de Lille commence sa description de Moulin-joli. Il y a des pensées bien délicates ; par exemple celles-ci :

Digne de voir, d'aimer, de sentir la nature,
Tu traitas sa beauté comme une vierge pure,
Qui rougit d'être nue, & craint les ornemens.
. . . . . .
Beaux lieux ! offrez long-tems à votre possesseur
L'image de la paix qui règne dans son cœur.

Mais ce morceau en général, ainsi que la fin du

Poëme, m'a fait venir l'idée de juger M. de Lille par ſes vers eux-mêmes. Je crois que c'eſt ce que l'on peut dire de mieux de la Muſe qui l'a inſpiré. L'aiſance & la liberté auroient dû être ſon appanage. Rien de tout cela.

Au fond de ſes jardins contemplez ſa beauté *,
Elle veut éblouir; mais en vain elle étale
De ſes atours captifs la pompe originale,
Je ne ſais quoi de triſte empreint dans tous ſes traits,
Décèle la contrainte, & flétrit ſes attraits.

Je ne parle point de l'épiſode de Vaucluſe; tout le monde a penſé que, s'il convenoit aux eaux, M. de Lille auroit pu en mettre un dont l'idée fût plus neuve & plus piquante.

---

* De la Muſe de M. l'Abbé de Lille.

NOTES

DU QUATRIÈME CHANT.

CE quatrième Chant appartient tout entier à M. l'Abbé de Lille. Nous allons y jetter un coup-d'œil rapide. Ce ſont les arts, la ſculpture & l'architecture qui vont orner les jardins.

Il commence d'abord par faire en quelques vers le réſumé de ſes trois Chants; mais notez qu'il n'a pas manqué d'en faire un de la même manière dans le ſecond; & ce qu'il y a de plus ſingulier, c'eſt que dans les deux premiers il a preſque déjà chanté autant de choſes qu'il ſe trouve en avoir chanté après le troiſième. En voici la preuve :

Chant troiſième.

Déjà le ſol docile a reconnu ma loi,
Des gazons l'ont couvert, & de ſa main *vermeille* *
Flore ſur leur repos a verſé ſa corbeille;
Des bois ont couronné les rochers & les eaux.

* La blancheur des mains fut juſqu'à ce jour une beauté, M. de Lille veut amener la mode des mains vermeilles.

Voilà où M. de Lille en eſt après ſon troiſième Chant, & voici dans un ſeul vers où il en étoit après le ſecond :

J'ai chanté les jardins, les vergers & les bois.

Dans les jardins, en parlant des arbuſtes, il avoit déjà fait naître la roſe & l'œillet. Dans les bois, il avoit déjà fait couler des eaux, dont effectivement il nous avoit épargné la deſcription ; elle ſe trouve dans le troiſième Chant avec les gazons. Voilà ce qui s'appelle marcher à pas de géants ! Tout le Poëme marche de la même manière.

Enſuite M. de Lille parle des ſentiers qui doivent frayer des routes ſous les voûtes obſcures des forêts ou dans les champs découverts. Il ne s'eſt pas ſouvenu que dans ſon premier Chant le morceau du Génie qui voyage, finit par ces quatre beaux vers, qu'il délaie ici dans près d'une centaine qui en diſent beaucoup moins :

Il veut ; & des ſentiers courent de toutes parts,
Chercher, ſaiſir, lier tous ſes membres épars,
Qui, ſurpris, enchantés du nœud qui les raſſemble,
Forment de cent détails un magnifique enſemble.

Quand on ne ſuit que l'impulſion de l'imagination, & qu'on ne l'aſſujettit pas à ſuivre un ordre certain,

les plus belles penſées ſe trouvent déplacées ou répétées, & toute répétition fatigue. Plus j'avance dans mon Ouvrage, & plus je vois que le premier Chant de M. de Lille eſt l'abrégé de tout ſon Poëme. Qui a pu le lire, peut s'en tenir là, ou croire qu'il le ramènera cent fois ſur ſes pas.

Je ſuis d'autant plus autoriſé à faire ce reproche à M. de Lille, que les ſix premières pages de ſon quatrième Chant ſont encore employées à répéter les *aſpects* que les ſentiers doivent préſenter, *des réduits ſecrets, des accidens divers, les bois, les eaux, le ſol;* & puis encore *des aſpects charmans, de riches ornemens, épiſodes charmans de ce vivant Poëme.* Ou bien on retrouve *des antres, un beau lac qui réfléchit les cieux;* dans le ſecond Chant, *ce lac ne fait que les répéter;* ainſi voilà de la variété. Tantôt *c'eſt une riche perſpective, un boſquet riant, mais recueilli, plein d'ombres & de fleurs,* tantôt c'eſt *la mélancolie & la tranquillité,* c'eſt *le calme qui nourrit la méditation, les longues rêveries.* Vous voyez bien que ces ſentiers, dont il a déjà parlé, vous offrent des objets qui ſont tout-à-fait neufs pour vous. On n'en a parlé que dans trois Chants; ils ſe traînoient avec peine; M. de Lille, par pitié, leur donne le coup de grace dans le quatrième, pour les empêcher, eux & nous, de ſouffrir davantage.

Enfin, cette répétition eſt terminée par ces vers qui m'ont paru le diſputer en obſcurité à tous les oracles de la Fable. J'y vais de bonne foi, je ne tronque pas, je n'iſole point, je cite des morceaux entiers, & M. de Lille ne s'en trouvera pas mieux.

Il s'agit du calme impoſant des lieux où ſont nourries *la méditation, les longues rêveries.*

Là, l'homme avec ſon cœur revient s'entretenir,
Médite le preſent, plonge dans l'avenir,
Songe aux biens, ſonge aux maux épars dans ſa carrière;
Quelquefois, rejettant ſes regards en arrière,

Voici où le jour commence.

Se plaît à diſtinguer dans le cercle des jours
Ce peu d'inſtans, hélas! & ſi chers & ſi courts,
Ces fleurs dans un déſert, ces tems où le ramène
Le regret du bonheur, & même de la peine.

Savez-vous, comprenez-vous ce que c'eſt que *ce peu d'inſtans & ſi chers & ſi courts*, qui ſont *des fleurs dans un déſert*, & puis après qui ſont *des tems où ramène le regret du bonheur & même de la peine?* Sans compter que M. de Lille nous avoit

déjà donné l'idée de ces huit vers dans ſon premier Chant quand il dit :

Dans votre propre enceinte apprenez à vous plaire ;
Symbole heureux du ſage, indépendant d'autrui,
Qui rentre dans ſon cœur, & ſe plaît avec lui.

Certainement ce dernier vers eſt bien le même que le premier de ceux que je viens de citer.

Que d'applications encore on pourroit faire au ſtyle de M. l'Abbé de Lille avec ſes vers même ! Je n'en ferai plus qu'une, tirée d'un morceau qui eſt à la ſuite de celui que j'ai tranſcrit plus haut. Je lui dirai : M. de Lille,

Craignez donc d'imiter ces Verſificateurs
Qui ne penſent jamais comme l'on penſe ailleurs.
Tous vos vers ſont hardis dans vos froids payſages ;
Par-tout de frais berceaux & d'élégans bocages,
Toujours fleuri, toujours pomponné, c'eſt toujours
Ou le Pretre de Flore, ou celui des Amours.
Cet éclat monotone à la fin m'importune.
Ah ! ſortez moins ſouvent de la route commune.
Traduiſez, imitez, mais n'inventez jamais.

V. 135. *Imitez le Pouſſin.* Ce morceau reſpire quelque choſe de tendre & de mélancolique, c'eſt

un des meilleurs du Poème. Pourquoi ? Parce qu'il vise au cœur, & que l'effort même que l'on fait pour y toucher, s'il n'eſt pas couronné d'un ſuccès complet, eſt accueilli du moins avec reconnoiſſance. Mais je ſuis diſtrait bien déſagréablement de la douce ſenſation que j'éprouvois, quand M. de Lille m'ordonne *de venir aſſocier les fleurs, les bois, les eaux à mes pleurs.* C'eſt l'eſprit qui parle, & mon cœur ne l'entend plus, & ne deſiroit pas l'entendre dans ce moment. Mais que ce vers eſt beau :

Tout devient un ami pour les ames ſenſibles.

La tournure des deux vers ſuivans eſt pénible & fatigante ; mais l'idée de ceux qui ſuivent, eſt belle, & méritoit d'être terminée par un vers plus naturel que celui-ci où M. de Lille dit au cyprès :

. . . . . Mais ton deuil compatit à nos peines.

Un deuil qui compatit à des peines : c'eſt ce que l'on appelle du galimathias.

V. 167. *Ah ! ſi d'aucun ami vous n'honorez la cendre.* Ce morceau eſt de la plus grande beauté ; parce qu'il eſt imité du Cimetière de Grai, ainſi que M. de Lille a le courage d'en convenir ; & ſi vous en exceptez *des jours qui roulent en paix dans*

les mêmes travaux, un cœur qui n'eſt point ſourd au bruit d'une mémoire; un homme *qui ſent quelque charme à l'eſpoir d'un regret, & enfin une Muſe qui dit au tombeau des chants conſolateurs,* on peut dire à M. de Lille qu'un certain nombre de morceaux pareils ſuffiroit peut-être pour le laver du reproche qu'on lui a fait avec trop de raiſon, de n'avoir pas aſſez de ſenſibilité. Ce tableau eſt vraiment touchant & pathétique, & la verſification en eſt plus moëlleuſe & plus douce. Je croirois preſque que M. de Lille a ſenti ce qu'il diſoit.

V. 222. Rien de plus délicat que la comparaiſon que M. de Lille fait ici du château à la ferme.

Il * lui ** doit ſa richeſſe; & ſes ſimples appas
L'en portent ſur ſon luxe autant que l'art d'Armide
Cède au ſouris naïf d'une vierge timide.

C'eſt dommage que l'on ſoit obligé de deviner s'il eſt ici queſtion de l'art qu'Armide mettoit dans ſa parure, ou de ſon art magique.

V. 232. *Et le bruit des ſéaux qui tombent en*

---

* Le château.

** A la ferme.

cadence. Voilà un beau vers d'harmonie imitative, il me rappelle les deux ſuivans où M. de Lille lui-même, à ce que je crois, parle ainſi des Cyclopes :

Et leurs bras vigoureux levent de lourds marteaux,
Qui tombent en cadence, & domptent les métaux.

V. 242. M. de Lille eſt fort pour faire *bondir.* Quelquefois c'eſt l'eau qui *bondit*, ici c'eſt le froment qui *bondit* dans le van. Cette expreſſion n'eſt pas plus heureuſe dans cette circonſtance que dans l'autre.

V. 254. *A leur tête eſt le coq*, &c. Sans m'amuſer à chercher ſi quelqu'un a fait du coq un plus beau portrait que M. de Lille, ce qui paroît décidé, on peut dire que celui-ci eſt bien vrai, bien reſſemblant, & fait de main de maître.

La deſcription des pigeons, que M. de Lille appelle trop vaguement, *la nation légère*, lui fait encore beaucoup d'honneur. Elle eſt piquante, & finit par un trait de force bien vrai & bien frappé ! La ménagerie ne m'a point paru auſſi bien faite que la baſſe-cour. Ce n'eſt pas à dire qu'elle n'ait pas beaucoup de mérite, mais elle n'a pas le même air de vérité & de naturel. C'eſt ce qui me feroit

croire que les choſes champêtres feroient du genre de M. de Lille, s'il vouloit ne pas être plus beau que la nature. *Malheur à qui feroit mieux qu'elle.* C'eſt M. de Lille qui a prononcé l'oracle.

V. 339 & 340. *Il s'élève* (l'obéliſque) *& j'écris ſur la pierre attendrie : à nos braves marins, mourans pour la patrie.* On a reproché avec raiſon à M. de Lille l'équivoque de la pierre *attendrie.* Cette épithète, dans le ſens naturel, eſt une cheville ; dans le ſens figuré, c'eſt une métaphore trop hardie.

Le morceau des ruines eſt bien fait. J'aime bien ce vers où M. de Lille dit, en parlant des antiques débris :

Ils inſtruiſent toujours, conſolent quelquefois.

Mais je me révolte avec tout Paris quand je vois deux grands débris qui ſe conſolent entr'eux. Outre que l'on ne dit pas un débris, deux débris, c'eſt que la métaphore eſt ſi outrée, qu'elle fait rire.

Mais nous voici encore ramenés aux riches accidens. Ils m'intéreſſeroient, ſi M. de Lille en parloit pour la première fois, & qu'il en fît la deſcription en même-tems ; mais il me les a promis ſi ſouvent

ſans me les montrer, qu'à peine ai-je la force de les regarder quand il me les préſente.

D'ailleurs, dans les ruines d'un cloître, qu'eſt-ce que c'eſt *que les feux des lampes ſolitaires dont les mornes clartés veillent dans le ſaint lieu ? Une morne clarté qui veille*, eſt une hardieſſe auſſi mauvaiſe que *des degrés d'Autel uſés par la prière*. Cela eſt trop fort, donc cela n'eſt pas vrai : & puis *des cœurs qui ſe plaignent de leurs nœuds à l'inflexible Autel*, cela n'eſt pas naturel.

Mais j'aime le ridicule que M. de Lille jette avec goût ſur les ruines fauſſes & mal imitées. Ce morceau mérite d'être cité, & ſur-tout il finit par une comparaiſon riche & neuve :

Mais loin ces monumens dont la ruine feinte
Imite mal du tems l'inimitable empreinte,
Tous ces temples anciens récemment contrefaits,
Ces reſtes d'un château qui n'exiſta jamais,
Ces vieux ponts nés d'hier, & cette tour gothique,
Ayant l'air délabré, ſans avoir l'air antique,
Artifice à la fois impuiſſant & groſſier.
Je crois voir cet enfant triſtement grimacier,
Qui, jouant la vieilleſſe & ridant ſon viſage,
Perd, ſans paroître vieux, les graces du jeune âge.

Un pareil morceau n'a pas beſoin d'apologie. Mais

les ſix vers qui ſuivent, ſont inutiles ; ils ont déjà été dits mille fois. Et puis encore une deſcription de l'Italie ! & puis encore des répétitions !

Omne ſupervacuum pleno de pectore manat :

Fuyez de ces Auteurs l'abondance ſtérile.

Quel entortillage dans ces vers !

C'eſt là * que des débris fameux par de grands noms,
Pleins de grands ſouvenirs & de hautes leçons,
Vous offrent ces aſpects, treſors des payſages.

Des débris fameux par de grands noms, pleins de grands ſouvenirs & de hautes leçons. Qu'eſt-ce que cela veut dire ? Ce ſont de grands mots qui ne diſent rien du tout.

La montagne en travail enfante une ſouris.

V. 463. *Voyez rire ces champs au laboureur rendus.* Des champs qui *rient !* C'eſt une choſe curieuſe à voir ! M. de Lille eſt bien heureux d'avoir la vue aſſez bonne pour voir rire des champs.

V. 489. *Mais que l'art ſoit parfait : loin des jar-*

---

* A Rome.

dins qu'on chaſſe ces Dieux ſans majeſté, &c. *Loin des jardins qu'on chaſſe.* Voilà une conſtruction à la Janot.

Un plus long examen m'entraîneroit trop loin. On a vu qu'il y a dans ce Chant quelques morceaux mieux écrits que dans les autres, & que M. de Lille pourroit, s'il le vouloit, quitter le jargon de nos Petits-Maîtres pour parler le langage noble & ſimple de la nature ; mais apparemment qu'il s'eſt laſſé de jouer un rôle fatigant, il retombe dans ſon défaut d'habitude, dans ſon défaut chéri.

Je vois dans cette fin, *des lions & des tigres ſauvages*, M. de Lille en connoît qui ne le ſont pas ; *qui lui ſont peur même dans leurs images.* C'eſt que M. de Lille eſt courageux. Je vois *des Céſars cent fois plus monſtres que les monſtres, tout hideux encor de ſoupçons & de crimes* ; je vois *des eaux qui roulent l'oubli des maux & de l'ingratitude*, & mille autres gentilleſſes de cette nature. Je les ai lues, c'eſt beaucoup ; les relever, ce n'eſt pas la peine. Lecteurs, voudriez-vous en juger par vous-mêmes, vous ſeriez courageux ; mais je ne vous le conſeille pas. Que verriez-vous ? L'épiſode dur & rocailleux de Cook, couſu mal-adroitement à la fin d'un Poëme des Jardins, qui ſe ſeroit

ſeroit bien paſſé de lui. La ſeule choſe qui ſoit bonne, c'eſt ce vers *Donnez des fleurs, donnez, j'en couvrirai ces ſages*, &c. qui eſt une imitation de celui de Virgile :

Manibus date lilia plenis, &c.

Cet exemple, & une infinité d'autres, prouvent, ſi l'on me permet de me ſervir de cette comparaiſon, que M. de Lille ſemblable à la lune, réfléchit aſſez bien les rayons du ſoleil.

Fin des Notes.

CONCLUSION.

Je rêvois dernièrement aux Thuileries à la manière de finir agréablement mon Parallèle, lorſque le haſard me fit ramaſſer le brouillon d'une lettre écrite à un Homme de Lettres en Province. Mon Lecteur me ſaura gré ſans doute de la lui donner ici, & peut-être penſera comme moi que cet Ouvrage ne pouvoit être terminé d'une manière plus piquante.

« MON CHER AMI,

» Voici le moment de m'acquitter de la » parole que je te donnai, en quittant notre » Province, de t'envoyer toutes les nou- » veautés qui paroîtroient à Paris. Lis ce » Poème des Jardins. Tous les Journaux en » ont parlé, & ſe ſont accordés dans leurs » jugemens, excepté le Mercure, dont l'ex- » trait amphibie a été regardé des uns comme » un perſifflage; des autres comme un éloge

» réel, mais politique & très-mal-adroit. Les » extraits de tous ces jugemens seroient trop » longs à faire, d'ailleurs tu pourras lire les » Journaux en Province ; mais je t'envoye » l'extrait d'une lettre qui n'y sera peut-être » point envoyée. On en fait ici beaucoup » de cas, & qui l'a lue, connoît presque » toutes les autres critiques.

» Il y règne un ton de persifflage agréa- » ble & léger, à travers lequel on sent la » vérité & la solidité des reproches que l'on » fait avec tant de raison à M. de Lille. » Cette lettre est terminée par le Chou & le » Navet, du même Auteur, où l'on trouve » des vers fort heureux & assaisonnés d'une » gaîté piquante & naturelle. L'Auteur com- » mence, écoute :

Ce n'est point sans quelque confusion, Monsieur, que je vais vous parler du Poème des Jardins de M. l'Abbé de L.... Il vient enfin de franchir le pas. Il quitte un petit monde indulgent..... pour paroître aux regards sévères du grand monde qui lui demande compte de ses suc-

cès. Enfant gâté qui paſſe des mains des femmes à celles des hommes, & pour qui on prépare une éducation plus rigoureuſe, il ſera traité comme tous les petits prodiges.

» Quel tableau plus naïf que celui des » petites Sociétés & d'un Auteur qui par des » lectures artificieuſes y va jetter les fonde- » mens de ſa réputation future.

Un Auteur s'avance dans une aſſemblée, & dit à ſes Juges : Vous êtes le monde pour moi, mais un monde d'élus ; & vos ſuffrages vont forcer le goût de cette multitude qui vous regarde, & qui attend que vous lui donniez un jugement. *L'Auditoire ainſi préparé, l'Auteur commence & lit, toujours prêt à vous dire comme le mendiant Eſpagnol :* Sont-ce des conſeils que je te demande ? *auſſi n'eſt-on pas tenté de lui en donner. De tirade en tirade, il promène ſes regards ſur tous les viſages, pour recueillir les éloges : peu-à-peu l'enthouſiaſme gagne ; &, dans quelques lectures, la réputation d'un homme eſt ſur les toîts.*

» Seroit-ce là par haſard le portrait de

» M. de Lille ? Je n'oſerois l'aſſurer ; mais » la voix publique dit qu'il lui reſſemble. » Enſuite, après avoir jetté le ridicule à plei- » nes mains, comme tu vois, mon cher Ami, » ſur ces Lectures de Société, l'Auteur con- » tinue : *Quoique M. l'Abbé de L.... n'ait pas négligé l'artifice des lectures particulières, on ne peut pas dire néanmoins qu'il ait abuſé du preſtige qu'il ſait y mettre. Il s'eſt fait entendre, je l'avoue, dans les cercles d'hommes & de femmes, dans les muſées, dans les loges maçoniques, dans les promenades, à l'académie & à la campagne ; mais on ſait avec quelle répugnance il cédoit toujours à l'importunité des Curieux ; & c'eſt pour s'en délivrer ſans doute, qu'après dix ans de complaiſance pour eux, il vient enfin de ſe mettre ſous la main publique.*

» Quelle juſtice elle en a faite, mon cher » Ami ! perſonne n'oſera plus ſe fier aux » ſuffrages privés, & ce ſera tant mieux » pour le Public. Revenons à M. de Lille. C'eſt toujours l'Auteur qui parle : *Ses amis ſont donc fâchés, qu'après avoir copié, pour la*

forme, l'aride début de l'Art d'aimer, & teint ſon langage des couleurs du ſujet, *il ſe mette dans le premier Chant à diriger* l'eau, les fleurs, les gazons, les ombrages; *dans le deuxième*, les fleurs, l'eau, les ombrages & les gazons; *& que, dans le troiſième & le quatrième, il dirige encore* les ombrages, les fleurs, les gazons & les eaux.

» Avec quelle grace l'Auteur prouve que » le Poème de M. de Lille n'a pas de plan ! » Qu'en penſes-tu, mon cher Ami? Ne » vois-tu pas dans ſes plaiſanteries, le ton » de la bonne ſociété & les traits de la plus » ſaine raiſon qui ſe cache ſous l'enveloppe » des graces ! Mais paſſons avec le critique » aux détails & au ſtyle.

Si les Indifférens veulent conclure que M. l'Abbé de L.... n'a jamais eu ni ſenſibilité ni enthouſiaſme, ſes amis le diſculpent très-bien *en diſant, qu'on doit chercher le ſecret du génie d'un Ecrivain dans la vie qu'il a menée. Ils obſervent que M. l'Abbé s'eſt trop diſſipé avec tout Paris, & qu'il y a trop réuſſi par ſon*

enjoûment & ſes bons-mots, pour qu'il ait ſongé à plaire aux ames ſenſibles & mélancoliques. C'eſt dans la ſolitude qu'on approfondit ſon cœur & ſa langue, & M. l'Abbé déteſte la ſolitude. C'eſt aux champs que Virgile s'écrioit : ô ubi campi ! *& M. l'Abbé n'aime pas les champs. Mais ils eſpèrent bien que ſes tableaux légérement eſquiſſés, & ſes images de profil plairont aux gens du monde, ſans leur cauſer la fatigue d'une ſeule ſenſation.... Ils ajoutent qu'il y auroit de l'ingratitude à exiger qu'une créature ſi délicate s'exténuât à travailler un plan & à remuer des maſſes. Faut-il expoſer l'*unique Poète que nous ayons ?.... *D'ailleurs ce décou'u qui règne dans le Poème, croiroit-on que l'on ne peut, en conſcience, le reprocher à M. de Lille ? Ce ſont ſes amis qui ont tort.... M. l'Abbé leur a demandé, pendant dix ans, quel titre il donneroit aux différens morceaux qu'il leur liſoit : on l'a laiſſé tout ce tems-là dans la plus affreuſe indéciſion ; & ce n'a été qu'a toute extrémité qu'il a donné au recueil de ſes feuilles, le titre que vous voyez ; encore n'a-t-il pu les y attacher*

toutes, & des coupons qui lui reſtent, il compte faire un petit Poème ſur les Payſages.... Le ſtyle du Poème des Jardins fatigue l'attention, comme le jeu d'un priſme devant les yeux fatigueroit la vue; & en l'ouvrant au haſard, on y trouve beaucoup de vers mal faits, ſecs & durs, des conſtructions vicieuſes, des énigmes, des affectations, &c.

» Ce détail te paroît terrible pour M. de » Lille, mon cher Ami, mais en conſcience » il n'y a rien de trop, & c'eſt avec bien » de la raiſon que l'on trouve à la fin de la » Lettre cet agréable *Poſt-ſcriptum.*

Je crois que les Jardins de M. l'Abbé de L.... feront faire une nouvelle édition des Saiſons de M. de Saint-Lambert. *On les achète de tous côtés. C'eſt le mauvais repas du jour qui fait ſonger au bon ſouper de la veille.*

» Je te connois aſſez, mon cher Ami, » pour être ſûr que tu penſeras comme » moi, & je t'avoue que je penſe comme » l'Auteur de la critique. Je ſouhaite que » ſon dialogue du Chou & du Navet te

» plaiſe autant qu'il m'a diverti. Il renferme » encore de grandes vérités ſous l'enveloppe » d'un badinage burleſque. Tu peux en » juger ».

LE CHOU
ET LE NAVET.

LE CHOU, *à M. l'Abbé de Lille.*

LORSQUE ſous tes emprunts maſquant ton indigence
De tous les Ecrivains tu cherchois l'alliance,
D'où vient que ton eſprit & ton cœur en défaut
Du jardin potager ne dirent pas un mot?
Il auroit pu fournir à ta veine épuiſée,
Des vrais tréſors de l'homme une peinture aiſée:
Le verger de ſes fruits eût décoré tes chants,
Et mon nom t'eût valu des ſouvenirs touchants.
N'eſt-ce pas moi, réponds, créature fragile,
Qui ſoutins de mes ſucs ton enfance débile?
Le navet n'a-t-il pas dans les Pays latins,
Long-tems compoſé ſeul tes modeſtes feſtins,

Avant que de Paris la gourmande cohue
Payât de ſes dîners ta Muſe bien repue?
Enfant dénaturé, ſi tu rougis de moi,
Vois tous les choux d'Auvergne élevés contre toi!
Songe à tous mes bienfaits, délicat Petit-Maître,
Ma feuille t'a nourri, mon ombre t'a vu naître:
De tes jardins anglois tu me proſcris en vain;
Adam, au Paradis me plantoit de ſa main:
Le Nil me vit au rang de ſes Dieux domeſtiques;
Et l'Auteur immortel des douces Géorgiques
De ſes grandes leçons interrompant le fil,
S'arrêta dans ſon vol pour chanter le perſil.
Que ne l'imitois-tu mais ta frivole Muſe
Quêtant un ſentiment aux échos de Vaucluſe,
De Pétrarque en longs vers nous rabâche la foi,
Et ne réſerve pas d'hémiſtiche pour moi.
Réponds donc maintenant aux cris des chicorées,
Aux clameurs des oignons, aux plaintes des poirées,
Ou crains de voir bientôt, pour venger notre affront,
Les chardons aux pavots s'enlacer ſur ton front.

LE NAVET, *au Chou.*

J'ai ſenti, comme toi, notre commune injure;
Mais ne crois pas, ami, que par un vain murmure,
Des oignons irrités j'imite le courroux:
Le ciel fit les navets d'un naturel plus doux.
Des mépris d'un ingrat, le Sage ſe conſole,
Je vois que c'eſt pour plaire à ce Paris frivole

Qu'un Poëte orgueilleux veut nous exiler tous
Des jardins où Virgile habitoit avec nous.
Un Prêtre dans Memphis avec cérémonie,
Eût conduit au bûcher le Candidat impie;
Mais le tems a détruit Memphis & nos grandeurs:
Il faut à ſon état accommoder ſes mœurs.
Je permets qu'aux boudoirs, ſur les genoux des belles,
Quand ſes vers pomponnés enchantent les ruelles,
Un élégant Abbé rougiſſe un peu de nous,
Et n'y parle jamais de navets & de choux.
Son ſtyle citadin peint en beau les campagnes:
Sur un papier chinois il a vu les montagnes,
La mer à l'Opéra, les forêts à Long-Champs,
Et tous ces grands objets ont ennobli ſes chants.
Ira-t-il, deſcendu de ces hauteurs ſublimes,
De vingt noms roturiers déshonorer ſes rimes,
Et pour nous renonçant au muſc du parfumeur,
Des choux qui l'ont nourri, lui preférer l'odeur?
Papillon en rabat, coëffé d'une auréole,
Dont le manteau pliſſé voltige au gré d'Eole,
C'eſt aſſez qu'il effleure en ſes légers propos,
Les boſquets & la roſe, & Vénus & Paphos:
La mode à l'œil changeant, aux mobiles aigrettes,
Semble avoir pour lui ſeul fixé ſes girouettes:
Sur ſon char fugitif où brillent nos Laïs,
L'ennemi des navets en vainqueur s'eſt aſſis;
Et ceux qui pour Jannot abandonnent Préville,
Lui décernent déjà le laurier de Virgile.

LE CHOU.

Qu'importent des ſuccès par la brigue ſurpris ?
On connoît les dégoûts du ſuperbe Paris.
Combien de grands Auteurs dans les ſoupers brillèrent,
Qui, malgré leurs amis au grand jour s'éclipſèrent !
Le monde eſt un théâtre ; & dans ſes jeux cruels,
L'idole du matin, le ſoir n'a plus d'autels.
Nous y verrons tomber cet eſprit de collège ;
De ſes Dieux potagers déſerteur ſacrilège,
Sa gloire paſſera, les navets reſteront.

LE NAVET.

Si la fortune un jour, pour venger notre affront,
Et donner du relâche aux oreilles publiques ;
Force à planter des choux ſes mains académiques,
Alors, comme un vrai ſage à ſon jardin réduit,
Qu'il vienne de l'Auvergne être le bel-eſprit ;
Qu'il vienne, reprenant les mœurs de ſon enfance,
De ſon cœur & du mien ſentir la différence :
Je veux lui rendre alors mes bienfaits, mes ſecours,
Et de ce *grand débris* * conſoler les vieux jours.

* Imitation de M. l'Abbé de Lille.

FIN.

92-B25173